

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—
DES

Jeux Alternatifs

DE

L'Océan et de la Terre.

Lorsque l'on veut comprendre les changemens qui ont eu lieu autrefois à la surface de la terre et qui, sur tant de points, ont laissé d'indestructibles empreintes, il faut commencer par s'enquérir des changemens qui ont encore lieu journellement sous nos yeux. Ce n'est que par une sage et exacte appréciation des phénomènes actuels que nous pouvons nous élever jusqu'à l'intelligence des phénomènes passés. Il y a, dans la nature, des choses qu'on ne devinerait pas et qui sembleraient incroyables, si la nature ne prenait elle-même le soin de nous les donner en spectacle. C'est donc une étude pleine d'intérêt et de profit que de chercher à démêler les causes permanentes d'altération qui sont encore aujourd'hui en activité sur la terre.

IV.

Les causes qui agissent le plus puissamment pour faire varier la configuration géographique du globe sont : 1° les eaux qui corrodent et entraînent les parties saillantes des continents pour les ranger, sous forme de dépôts, dans les parties basses, et principalement dans le bassin de la mer ; 2° les tremblemens de terre qui agissent souvent sur des étendues considérables de terrain, que tantôt ils abaissent et tantôt ils soulèvent d'une manière durable, agrandissant la mer aux dépens des continents, ou les continents aux dépens de la mer.

Rien n'est plus commun que de voir les eaux d'une rivière, à la suite des journées d'orage, ou à l'époque de la fonte des neiges, devenir troubles, limoneuses, chargées, suivant la rapidité de leur cours, de vase ou de gravier. Ce phénomène, auquel nous sommes tellement habitués que nous ne prenons pas même la peine d'y réfléchir, est un des plus importants et des plus solennels que l'histoire de la terre puisse offrir. Qu'est-ce en effet, sinon la terre ferme elle-même qui, sous l'action dissolvante de l'eau, se fond et descend à petit bruit dans les abîmes de l'océan ! La perte n'est pas immense, dira-t-on. Toute perte est immense lorsqu'elle se continue sans rien qui l'arrête, et se multiplie par la grandeur d'une durée sans limites. « Avec le tems, dit le sage proverbe, la goutte d'eau creuse

la pierre. » Ce n'est pas la quantité de terre qui passe en un instant sous notre œil distrait tandis que nous regardons négligemment couler l'eau, qu'il faut nous contenter de mesurer, mais la quantité de terre qui, depuis l'origine du monde, a été déjà transportée de cette façon. Approchons-nous de l'embouchure des grands fleuves, et voyons les masses énormes de sable et d'argile qui s'y sont lentement accumulées. Il y a de quoi confondre l'imagination que de calculer le tems qu'il a fallu pour que le courant pût charrier ainsi, de l'intérieur des continens, des cantons tout entiers, et bien plus que des cantons : des pays ! La Basse-Egypte, ce siège antique d'un florissant empire, est formée d'un bout à l'autre du résidu des boues apportées par le Nil du centre de l'Afrique ; la Hollande doit son existence aux alluvions du Rhin sur lesquelles elle repose ; les immenses plaines d'argile et de gravier que le Rhône traverse près de ses bouches n'ont pas d'autre origine que les limons que conduit encore ce grand fleuve, et qui continuent à se déposer là où le courant s'évanouit par son entrée dans la mer. Plus les fleuves sont puissans, plus leur cours étendu, plus leurs ramifications nombreuses, plus aussi le volume des terres qu'ils amènent dans la mer ou dans le sein des lacs est considérable. Prenez une mappemonde, et, à l'embouchure de chaque grand fleuve, à moins que les courans de marée ne s'y opposent, vous reconnaîtrez un appendice faisant saillie sur le contour général de la terre ferme ; cet appendice qui s'accroît chaque jour, c'est le résultat des matières chaque jour ramassées sous la terre par ces vastes égouts que nous nommons les fleuves. Les uns travaillent avec lenteur, les autres avec violence ; mais tous sont dans une activité perpétuelle, et que les efforts ne lassent point. S'il leur arrive de se ralentir un peu durant les ardeurs de l'été, ils se réveillent bientôt, avec une indomptable vigueur, durant la saison des pluies dans

les contrées équatoriales, et durant la fonte des neiges dans les autres climats. On a calculé que le Gange, un des fleuves les plus fangeux de l'univers, il est vrai, conduit à lui seul quatorze cents milliers de terre par heure sur les fonds de l'océan voisins de son embouchure. Le volume total de terre apporté en vingt-quatre heures équivalait à une pyramide de la taille de la plus haute pyramide d'Egypte. Ce que tant de milliers d'hommes, versant à grande peine leurs sueurs durant l'espace d'une génération tout entière, ont à peine eu la force d'accomplir, un seul fleuve, sans effort, pour ainsi dire, et par le cours naturel des choses, en vient à bout en une seule journée. Ainsi, de toutes parts, à tout instant, sans bruit, et sans que nous y songions, l'œuvre de la destruction suit son cours ; les montagnes s'abaissent, les vallées se creusent et les continens descendent dans la mer.

Mais ce n'est point assez que d'avoir ainsi conduit jusqu'à leur entrée dans la mer les débris arrachés aux continens, il importe de les suivre jusque dans ce séjour nouveau, pour voir de quelle manière ils s'y installent et comment ils s'y fixent derechef dans une situation de repos. Il ne faut pas croire que le désordre qui caractérisait tout-à-l'heure ces amas de poussière humide entraînés dans les remous et dans les tourbillons des courans continue à se faire sentir davantage ; une fois arrivées dans les profondeurs tranquilles de la mer, les eaux chargées de limon commencent à s'y clarifier et à déposer sur le fond, lentement, et par ordre de pesanteur, toutes les matières solides qu'elles conduisaient avec elles. L'équilibre, favorisé par le calme, reprend ses droits ; les graviers se précipitent les premiers, puis les sables fins, puis enfin les argiles les plus tenues et les plus délicates. Tous ces dépôts s'échelonnent, se superposent l'un à l'autre, s'établissent par lits, d'abord légèrement onduleux comme les inégalités du bassin, peu à peu plus uniformes, et en

dernier lieu complètement horizontaux comme la surface de la mer. Si le continent a changé, en ce que les saillies se sont amoindries, le fond de l'océan n'a donc pas moins changé en ce que les profondeurs se sont comblées : là où se trouvait tout-à-l'heure un vaste enfoncement, se trouve maintenant une série de couches nouvelles de terre, qui d'année en année se multiplient, en s'élevant progressivement vers le jour. Chaque crue du fleuve y a fidèlement déposé son tribut, et y a laissé une marque distincte. En effet, pendant la saison de tranquillité qui a pris place entre deux inondations successives, les élémens du dernier dépôt ont eu le tems de se consolider, de se tasser, de former un système d'ensemble. Durant cette même saison, les nombreux animaux à coquilles qui habitent la mer, les polypiers, les madrépores, n'étant plus éloignés par l'incommodité des eaux sales et boueuses, sont venus se loger sur ce fond de mer au-dessus des lits de terre précédemment charriés par le fleuve ; beaucoup y sont morts laissant leurs dépouilles entassées sous une épaisseur souvent fort notable à la surface de ces lits ; enfin la mer qui, en diverses circonstances, jouit de la propriété de former des dépôts de pierres calcaires, a pu ajouter à ces débris de coquilles un dépôt plus solide qui les unit et achève de les séparer d'une manière bien distincte des matériaux d'eau douce apportés par le fleuve.

Considérons donc notre masse terreuse en train de s'engendrer sous les eaux de la mer comme un grand livre auquel, de saison en saison, un nouveau feuillet vient se joindre. Sur chacun de ces feuillets, si nous avons assez de sagacité pour y bien lire, nous trouverions écrite l'histoire entière de la période durant laquelle il s'est formé. Quelle était la quantité relative de substance calcaire que la mer tenait en solution aux diverses époques ? quels étaient les animaux ? car nous trou-

verons des squelettes de poissons, aussi bien que des débris de coquillages, qui se plaisaient à vivre dans ces parages ; quels étaient leur nombre, leur fécondité, leurs associations et leurs lieux de rendez-vous et de prédilection ? quelles étaient les plantes marines qui vivaient à cette place ? quelles étaient celles qui, brisées et déchirées, y étaient apportées par les flots de la mer ? voilà ce que nous fera connaître l'étude attentive des feuillets formés par la mer et des feuillets formés par l'apport des eaux douces. Que d'intérêt et d'importance dans le témoignage des empreintes qu'ils renferment et conservent ! Voici tous les élémens de l'histoire naturelle du continent. Le fleuve ramasse tout ce qu'il trouve éparé à la surface des campagnes, et, comme un agent fidèle, il vient le déposer dans la grande collection qui s'amasse incessamment sur les fonds de la mer. Prenons un des fleuves les plus sauvages de l'univers, le Mississipi, par exemple : la saison des grandes eaux a commencé, et le courant, sortant de son lit habituel, et semblable à un lac en mouvement, gagne les forêts de la plaine. Malheur à ceux qui les habitent ! Les bizon luttent en vain contre la force du courant ; ils sont entraînés, et leurs cadavres gonflés flottent sur les eaux jusqu'à ce que la putréfaction ou la dent des poissons fasse tomber leurs ossemens pièce à pièce sur les fonds de sable qui leur serviront de sépulture ; le flot impitoyable entraîne de la même façon les serpens qui se cachaient dans l'herbe, les sapajous et les écureuils réfugiés à la cime des arbres, les jaguars, les daims, les panthères ; les grands arbres, déracinés comme les plus faibles buissons, se mêlent au torrent et vont échouer sur les bancs de vase, à l'embouchure du fleuve, leurs immenses radeaux pareils à des îles flottantes. Quand nous dirons qu'un de ces radeaux, mesuré par un naturaliste anglais, se prolongeait sur une longueur de plus de deux lieues, on comprendra sans doute qu'un botaniste

habile pourrait, sans remonter plus haut, y prendre une idée suffisante de la végétation que le Mississipi arrose dans l'étendue de son cours ; le zoologiste, s'il avait la liberté de fouiller dans les dépôts accumulés sur le fond de la mer, y trouverait pour sa part une récolte non moins riche et non moins abondante. Depuis que les hommes se sont établis sur les bords de ce grand fleuve, les égouts de leurs villes, les accidens et les naufrages de leurs canots et de leurs navires, ont joint à ces productions naturelles une foule d'autres débris appartenant, soit à la civilisation, soit à l'état sauvage. Il y a donc là, dans ces profondeurs paisibles et inviolables, les élémens d'une histoire complète de l'Amérique. Ils reposent en sûreté, comme les restes d'Herculanum, dans les torrens solidifiés du Vésuve. Que les livres disparaissent, que la tradition humaine, ce qu'à Dieu ne plaise ! s'efface, ces terrains, stratifiés par la mer, demeureront comme un monument indestructible pour les âges futurs. Il suffira qu'il soit donné à l'intelligence de pouvoir à son gré les visiter, les compulser, les comparer, pour qu'elle soit bientôt maîtresse du secret de leurs hiéroglyphes, maîtresse de l'histoire antérieure, maîtresse de forcer l'image du passé à se dresser tout entière devant ses évocations puissantes.

Mais qui obligera ces éclatans témoignages des siècles qui nous ont précédés à sortir du silence et de l'obscurité des abîmes où ils reposent ? qui forcera les contrées sous-marines à monter dans la région de lumière ? et quelle puissance d'équilibre, après avoir permis aux eaux d'attaquer le domaine des continents, permettra aux continents de s'agrandir à leur tour aux dépens du domaine des eaux ? c'est une puissance dont les effets, quoique plus redoutés, sont cependant aussi généralement négligés que ceux de l'érosion des eaux : c'est la gigantesque puissance à qui nous devons les tremblemens de terre.

De même que nous ne tenons guère compte des inondations des rivières que sous le rapport des dommages qu'elles causent à nos habitations et à nos champs, de même nous n'étudions généralement les tremblemens de terre que relativement aux résultats où nous sommes directement intéressés ; nous recueillons le souvenir des édifices et des villages renversés, des victimes ensevelies sous les décombres, des désastres causés par les coups de l'orage ou les déchiremens du sol, mais nous ne nous inquiétons pas de savoir si le terrain lui-même, après ce frémissement passager, n'a pas conservé l'empreinte de quelque changement plus durable. Se serait-il élevé en masse au-dessus de son précédent niveau ? se serait-il au contraire abaissé ? nous n'aurions presque aucun moyen de le reconnaître ; il faudrait pour cela posséder la mesure exacte de la hauteur de chaque lieu au-dessus du niveau de la mer, et c'est une mesure que nous n'avons que pour quelques points isolés et remarquables. Mais qu'un tremblement de terre se produise au voisinage de l'Océan, et nous verrons bien si le rivage se sera effectivement élevé, et si par conséquent la mer aura été chassée et contrainte de reculer. C'est précisément ce qui a lieu fort souvent. Le tremblement de terre n'est qu'une vibration éprouvée par la croûte de la terre qui se gonfle ou qui se crispe, et après ce craquement d'un instant, une portion plus ou moins considérable du pays se trouve dérangée pour toujours de son ancien niveau.

Les annales de la science renferment une foule d'exemples d'événemens de cette nature : nous en citerons seulement quelques-uns qui appartiennent à notre siècle ; on les jugera plus frappans en les voyant si voisins. En 1819, un violent tremblement de terre se produisit aux bouches de l'Indus ; la ville de Bhog fut presque entièrement détruite, et la commotion se fit sentir jusqu'à plus de cent lieues dans l'intérieur des terres. A la suite de cette

secousse on s'aperçut, non sans un grand étonnement, qu'une bande de pays de plus de douze lieues de longueur sur cinq de largeur s'était soulevée d'elle-même, comme une vaste croupe, au-dessus du niveau général de la plaine. Par compensation, une autre portion du pays s'était abaissée en même tems. Sur cette dernière portion, précédemment cultivée et d'une étendue pareille à celle du lac de Genève, se trouvaient une forteresse et un village; les maisons n'avaient pas même été renversées, elles avaient lentement et progressivement descendu dans la mer qui était venue les envahir, et les habitans, après s'être d'abord réfugiés sur les toits, avaient fini par se sauver sur des bateaux, abandonnant leur patrimoine devenu un golfe de l'Océan. En 1828 le capitaine Burnes, dans un voyage aux bords de l'Indus, parvint, sur sa chaloupe, jusqu'aux ruines de cet Herculanum humide; une haute tour était encore debout, et son étage supérieur s'élevait de quelques pieds au-dessus des eaux. Le voyageur s'y assit: autour de lui, rien que la vue monotone de la mer roulant ses flots tranquilles au-dessus de ces cabanes et de ces champs tout-à-l'heure occupés par les hommes; à l'horizon, la ligne bleuâtre et lointaine du petit plateau chassé à la même époque au-dessus de la plaine. Spectacle solennel, et digne d'inspirer les plus sérieuses pensées sur les vicissitudes des choses de la terre!

Dans l'automne de 1822, un tremblement de terre effroyable ébranla le Chili; il se fit sentir le long de la côte de la mer du sud, sur une étendue de près de quatre cents lieues. Le mouvement terminé et l'agitation de l'Océan apaisée, on reconnut que la côte sur une ligne de plus de trente lieues avait subi un exhaussement général de quatre à cinq pieds: les bancs d'huîtres et d'autres coquillages étaient à sec, ainsi qu'une quantité de poissons, et l'on pouvait arriver, pendant la basse mer, jusqu'aux débris d'un na-

vire naufragé quelques années auparavant. Au premier aperçu, il ne semble pas que ce changement soit fort considérable; mais calculons de plus près, et nous serons étonnés devant sa grandeur. En effet, ce n'est pas seulement la ligne étroite de la côte qu'il faut considérer. Le pays tout entier, et le fond de la mer lui-même sur une étendue égale à la moitié du territoire de la France, s'étaient soulevés en masse, du même coup que le rivage, et c'est là qu'est la puissance et la majesté du phénomène. Le continent américain se trouva enrichi en un seul jour d'une somme de terrain équivalant à cinq piédestaux gigantesques d'une lieue carrée sur chaque face, à un Mont-Blanc, à cent mille pyramides. Tombez, cataclysmes du ciel! torrens, rongez le flanc des montagnes! vagues puissantes de la mer, battez en brèche vos rivages! il existe au sein de la terre une force qui rendra en une heure, aux continens, ce que vous aurez mis de siècles à leur prendre, qui vous forcera à votre tour à céder, et qui mettra à nu, quand la Providence le lui commandera, les fonds de l'abîme où vous faisiez votre séjour et où vous entassiez avec ordre, comme dans vos magasins, les débris que vous arrachiez pièce à pièce à la terre!

Ce perpétuel charriage de la terre dans le sein de la mer, ce redressement périodique qui restitue aux continens ce que les eaux leur ont pris, et met à jour, au niveau du reste des campagnes, les couches minérales formées dans les profondeurs liquides, ces deux grands phénomènes, dont nous avons essayé de donner une légère idée, ne sont pas restreints aux limites de notre époque: ce qui se fait aujourd'hui s'est fait de tous les tems. La plupart des pays sur lesquels notre espèce est aujourd'hui établie ne sont autre chose que d'anciens fonds de la mer. Les pierres que nous tirons des carrières, et avec lesquelles nous bâtissons nos maisons, ne sont souvent que des

débris agglomérés de coquillages ; les houilles, que des bois flottés durant les inondations et enfouis au milieu des sables des golfes ; les plantes qui couvraient la terre, les animaux qui la peuplaient au tems où ces trains de bois étaient charriés, où ces coquillages vivaient, où les eaux salées couvraient nos campagnes, ont laissé leurs empreintes dans ces mêmes couches souterraines. Nous pouvons y lire, et c'est la géologie qui nous l'enseigne, l'histoire de l'antiquité la plus reculée de notre globe, et des tems durant lesquels Dieu n'avait point encore placé l'homme à la surface de cette planète. C'est par l'étude minutieuse et la haute contemplation de ces vestiges du passé, que nous pouvons nous élever jusqu'à comprendre toute l'étendue des phénomènes de l'univers et la sublime harmonie des changemens dont il est incessamment le théâtre.

Nous ne pouvons mieux résumer les idées que la lecture de cet article a sans doute fait naître, qu'en empruntant à un naturaliste arabe un charmant apologue qui, avec la hardiesse de la poésie orientale, offre la plus saisissante image de l'instabilité de la terre. En songeant que ce récit a, non seulement une origine aussi lointaine que l'Asie, mais une ancienneté de près de six cents ans, on demeurera sans doute convaincu que la connaissance des changemens alternatifs de l'océan et de la terre n'est pas une invention née d'hier, et chez quelques rêveurs : elle est presque aussi vieille et aussi générale que celle des changemens politiques que nous montre l'histoire. Il est vrai que l'on concluera peut-être aussi de la morale de l'apologue, que le commun des hommes demeure aussi indifférent à l'égard de la géologie, qu'à l'égard de l'histoire ; mais en cela, l'apologue pourrait bien avoir raison et donner une remontrance utile. En tout cas, voici le récit du fabuleux voyageur.

« Passant un jour par une ancienne

» et populeuse cité, je demandai à l'un
 » de ses habitans depuis combien de
 » tems elle avait été fondée. — Oh ! me
 » répondit-il, c'est une puissante cité ;
 » nous ne savons pas depuis combien de
 » tems elle existe, et nos ancêtres étaient
 » sur ce point aussi ignorans que nous-
 » mêmes. — Cinq cents ans après, re-
 » passant par le même endroit, je n'a-
 » perçus plus aucune trace de cette ville.
 » Je demandai à un paysan qui ramassait
 » de l'herbe sur son ancien emplacement,
 » depuis combien de tems elle avait été
 » détruite. — Vraiment, me dit celui-ci,
 » voilà une étrange question ! Ce champ
 » n'a jamais été autre chose que ce que
 » vous le voyez aujourd'hui. — Quoi !
 » lui repliquai-je, n'y avait-il pas ancien-
 » nement ici une splendide cité ? — Ja-
 » mais, me dit-il ; aussi loin du moins
 » qu'il nous est permis de connaître, et
 » jamais nos pères ne nous ont parlé
 » d'une pareille chose. — A mon autre
 » retour, cinq cents ans plus tard, je
 » trouvai la mer à cette même place ;
 » une troupe de pêcheurs était sur le ri-
 » vage, et je m'adressai à eux pour sa-
 » voir depuis combien de tems la terre
 » avait été envahie par la mer. — Est-ce
 » là une question d'homme raisonnable ?
 » s'écrièrent-ils ; ce golfe a toujours été
 » tel qu'il est aujourd'hui. — Je revins
 » encore après un espace de cinq cents
 » ans ; la mer avait disparu. Je deman-
 » dai à un homme que je trouvai dans ce
 » désert depuis combien de tems ce
 » changement avait eu lieu, et il me
 » donna la même réponse que les autres.
 » Enfin, étant revenu une dernière fois
 » dans ces lieux, après le même inter-
 » valle de tems, j'y trouvai établie une
 » florissante cité, plus peuplée et infi-
 » niment plus riche en palais et en con-
 » structions magnifiques, que celle que
 » j'y avais vue premièrement, et lorsque
 » je voulus prendre des informations sur
 » son origine, ses habitans me répon-
 » dirent : — Sa naissance se perd dans

» l'antiquité la plus haute ; nous ignorons
 » depuis combien de tems elle existe , et
 » nos ancêtres étaient sur ce point aussi
 » ignorans que nous-mêmes. »

Si l'Arabe avait vu la campagne de Paris, couverte autrefois par une haute mer, pleine de grands poissons, de coquilles bizarres, d'amphibies inconnus aujourd'hui ; plus tard, par des lacs tranquilles et limpides couronnés de palmiers et de hautes fougères fréquentées par les rhinocéros, les éléphants, les tapires, et montrant entre leurs roseaux les têtes hideuses des bêtes rampantes et des crocodiles ; plus tard encore, cette même campagne revêtue d'immenses forêts vierges, et troublée seulement par le sifflement des vents et par les rugissemens des tigres et des panthères chassant en liberté dans le désert les troupeaux de cerfs et de daims, sans qu'aucune voix d'homme ni aucun bruit de la hache vint jamais jeter la menace et l'épouvante parmi cette population sauvage. Si à un autre retour il avait aperçu un petit flot au milieu d'une rivière perdue dans les bois, et sur cet flot un misérable groupe de huttes grossières et enfumées, quelques femmes repoussantes et à demi-nues, quelques hommes tatoués, armés de haches, de pierres, montés dans leurs pirogues et cherchant à prendre un peu de poisson avec des filets d'écorce, ou des hameçons de coquilles ; et si, aujourd'hui il revenait parmi nous, au milieu de nos places monumentales, de nos quais couverts de marchandises, de nos musées, et s'avisait, au foyer de l'Opéra, ou en tout autre lieu de compagnie, de demander à son voisin : « Est-ce bien ici que j'ai vu l'Océan, et des troupeaux de cétacés jouant librement sur les eaux ? est-ce bien ici que les éléphants éveillés par les rugissemens du tigre venaient aiguïser leurs défenses aux troncs des palmiers ? est-ce bien ici que j'ai un jour trouvé quelques pauvres sauvages, pourchassés par les loups, et vivant misérablement dans

la solitude, du produit de leur pêche ? » Le voisin de l'Arabe pourrait bien lui répondre comme son interlocuteur asiatique, avec une aussi sincère ignorance et une aussi imperturbable confiance. « Sont-ce là des questions raisonnables ? Ce pays a toujours été ce qu'il est aujourd'hui, et nos ancêtres ne l'ont jamais connu autrement. »

L'Arabe, c'est le géologue qui, sur les ailes de la science, voyage à son gré dans les tems antérieurs ; et quant au voisin, on peut le comparer à toute personne ignorante des secrets de la géologie. Daignez donc, mesdemoiselles, prêter seulement quelque attention à la science, et vous serez bientôt au courant des merveilles dévoilées par les courses antiques de notre ami le voyageur.

R. D.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Derniers Bretons, 4 vol. in-8°, par
 M. E. Souvestre.

Selon M. Souvestre, l'antique Bretagne est prête à disparaître. Cette terre classique des souvenirs du vieux tems va participer à la physionomie commune aux autres habitans de notre pays. Le vieux Gaulois, qui, tout baptisé qu'il est, salue encore avec respect ses pierres druidiques, le dur Armoricaïn contre lequel les armes de Charlemagne furent impuissantes, le fier Breton qui conserva sa nationalité jusqu'en 1552, et son caractère particulier par de-là la grande révolution de 1789, risque de ressembler à l'habitant de la vieille France, aux Flamands, aux Bourguignons, il risque enfin de devenir Fran-

çais, et déjà même cette métamorphose s'est opérée dans ses villes et dans ses contrées les plus opulentes.

C'est là un malheur dont le chantre des derniers Bretons gémit amèrement ; il faut l'entendre se plaindre de la rapidité avec laquelle l'épidémie de la civilisation s'infiltré dans les veines du corps social ; il faut voir avec quel mépris il parle de l'administration qui veut faire apprendre aux Bretons à lire, à cultiver leurs champs, à être citoyens de la France, et non paroissiens de l'évêché de Vannes ou de celui de Saint-Pol-de-Léon ; mais tout ce que les conseils de préfecture, les sociétés savantes, les écoles primaires inspirent de dégoût et de colère à M. Souvestre est encore surpassé, s'il est possible, par la chaude indignation que soulève en lui le seul nom de l'administration des Ponts-et-Chaussées, et c'est pour arracher aux ingénieurs quelques lambeaux de sa vieille et noble Bretagne qu'il a écrit son livre.

A part ce *dandysme* poétique, dont le bon air est de pleurer toutes les rouilles féodales et de dénigrer les progrès dus à la liberté, à la science, aux arts, à l'industrie, l'ouvrage de M. Souvestre est fort estimable. Conserver à la terre ses formes agrestes est chose impossible, quand l'accroissement de la population et le développement de l'intelligence ont quintuplé les besoins ; maintenir le peuple dans l'ignorance et la misère, afin de conserver ces types poétiques qu'efface le demi-savoir, et l'aisance qu'il porte dans les campagnes en détruisant la routine ; ce serait créer un ilotisme d'une nouvelle sorte, ce serait se rendre coupable d'un acte de barbarie pire que les jeux du Cirque ; mais faire que l'ignorance des tems passés ne tienne plus de place que dans le savoir du tems présent ; c'est agir en bon citoyen, et c'est ce qu'a fait réellement M. Souvestre.

Des cinq départemens qui forment l'ancien duché de Bretagne, trois seulement,

les Côtes-du-Nord, le Finistère et le Morbihan, ont semblé à l'auteur avoir conservé assez d'originalité pour mériter d'être décrits. Les ruines de deux civilisations bien différentes se rencontrent sur ce sol : ce sont la théocratie druidique et l'oligarchie féodale. Telle est la tenacité du caractère breton, qu'il a changé d'idées sans changer de sentimens, et qu'il vénère encore les monumens celtiques devant lesquels se prosternaient les anciens Gaulois ; seulement il les vénère pour d'autres raisons.

Ces monumens se rencontrent en grand nombre, surtout dans le Morbihan : ce sont des *Cormlèchs*, ou cercles druidiques, composés de pierres plantées verticalement en terre ; des *Peulvans*, des *Menhirs*, pierres verticales aussi, mais isolées. A Loc-Maria-Ker, il y a un Menhir d'un seul bloc, de plus de soixante pieds de hauteur, contre lequel les troupeaux se mettent à l'ombre, car les forêts profondes qui couvraient ces monumens ont disparu. A *Trehorentec*, on trouve des tombeaux celtiques en grand nombre : « c'est le jardin des tombes, » disent les habitans du pays. Les sépultures sont de deux sortes : les *Barraws*, monticules formés de pierres et de terre, les *Galgals*, cônes élevés seulement avec des cailloux. Il existe aussi des masses de pierres que l'on nomme les *grottes des Fées* ; ce sont des blocs énormes couchés verticalement et qui se touchent, ne laissant qu'une ouverture. Sur ces murailles massives sont d'autres pierres placées horizontalement ou transversalement. Souvent un enfant, en jouant avec des dominos, reproduit ces formes ; mais ce sont, à coup sûr, des géans qui ont disposé les pierres gigantesques du Morbihan.

Eh bien ! tous ces monumens s'effacent devant ceux de Carnac. Figurez-vous onze lignes de pierres druidiques se prolongeant à l'horizon, et couvrant un espace de deux lieues. Beaucoup de ces blocs pèsent plus de quatre-vingt milliers.

En présence de ce prodigieux spectacle, on se demande où sont les hommes, où sont les machines à l'aide desquelles ont été accomplis ces miracles!

Les investigations de la science sont demeurées impuissantes jusqu'à ce jour, pour découvrir l'âge et la destination de ces monumens. Selon les uns, les pierres de Carnac seraient un cimetière des Venètes; selon les autres, un monument triomphal des Gaulois, puis les débris d'un temple des druides, les colonnes posées par l'Hercule grec, ou bien les ruines d'un campement de César; mais aucune de ces formules d'antiquaires ne résout la question. Carnac est resté jusqu'à ce jour une œuvre muette, sans nom et sans modèle. Les pâtres bretons n'ont point hésité comme les savans; leur foi naïve leur a tout de suite fourni une explication. Demandez à l'un d'eux ce que sont ces pierres gigantesques, il se signera en vous répondant: « Ce sont les soldats qui poursuivaient saint Cornille, le bon patron de notre paroisse; le saint arrêté par la mer allait être pris, alors il fit face à ses ennemis et les changea tous en pierre. »

La féodalité n'a point laissé des traces moins profondes que le druidisme; je citerai seulement les ruines du château de Clisson, tant de fois reproduites par le crayon de nos artistes, le chêne-mi-voie à l'ombre duquel se livra le fameux combat des Trente, où les Bretons et les Anglais luttèrent pendant dix heures, non pour la patrie, mais pour la renommée. A ces souvenirs historiques se mêlent une foule de légendes, qui rattachent à tels arbres, à telles pierres, à telles ruines, les miracles des saints, les exploits des preux, la puissance des grands.

S'il fallait en croire M. Souvestre, la Basse-Bretagne, et le Morbihan en particulier, auraient échappé au fléau des descriptions. « On peut explorer ces ruines, dit-il, sans être poursuivi par une fade et nauséabonde odeur d'in-octavo. » Je ne

sais si c'est par ignorance ou par ménagement que l'auteur des *Derniers Bretons* met ainsi au néant le bel ouvrage de feu Marchangy, *Tristan-le-Voyageur*, où les mœurs de l'ancienne Bretagne, les monumens et les traditions, sont rapportés dans le plus grand détail.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le paysan breton conserve beaucoup de l'ancien culte, et les eaux du baptême sont loin d'avoir lavé les terreurs inspirées à l'homme par le culte sanguinaire des druides. Les bois, les fontaines, les pierres druidiques, sont encore redoutables par leurs fées, leurs nayades, leurs oracles révélateurs. A Pontivy, il y a d'étranges amas de pierres posées en équilibre, les unes sur les autres, de telle sorte que le doigt d'un enfant suffit pour les mettre en branle; mais, selon le crédule breton, qu'un mari jaloux, si vigoureux compagnon qu'il soit, porte la main sur les *roulers* de Pontivy, il ne pourra jamais faire remuer la pierre.

Près de Vannes, une Mary-mor-gand (syrène) habite, dit-on, l'étang du duc; elle en sort quelquefois, et vient tresser au soleil ses cheveux verts: malheur alors au jeune homme téméraire ou au soldat entreprenant qui passant par-là se laisse attirer par ses charmes, car la syrène les enlèvera dans ses bras, et tout en leur prodiguant de feintes caresses, les entraînera au fond de l'étang.

Dans toutes ces traditions, la crainte religieuse et le génie triste et austère du paysan breton se révèlent: ce ne sont que méchans esprits poussant contre l'homme les élémens déchainés, toujours des voix étranges bruissent dans la nuit, toujours les ténèbres recèlent d'effrayans mystères, ou des dangers plus ou moins grands. Si l'amour du plaisir, si une témérité impie entraînent à s'attarder dans la campagne, le breton dit qu'on risque de rencontrer les fées dansant au clair de lune, que ce sont de grandes belles femmes vêtues de blanc, et dont les corps paraissent si lumineux,

que l'on croirait voir une lumière à travers une lanterne de corne ; mais que si belles que soient ces fées, on éprouvera, malgré soi, une telle frayeur en les regardant, que les cheveux blanchiront incontinent.

Si une jeune fille, éprise de la danse ou des joyeux propos, revient trop tard d'un *pardon* (fête célébrée à la chapelle des saints) ou bien de la veillée ; qu'elle prenne garde ! disent les bonnes femmes, le *Paulpican* la guette au détour du chemin, il lui saisit les deux bras par derrière et l'embrasse sur le col. Quand la jeune fille se retourne courroucée, le démon est déjà loin, elle ne peut le voir, mais elle l'entend rire dans les bruyères, ce qui glace son cœur d'effroi. Contre ces périls et bien d'autres encore que j'omets de vous rapporter, mesdemoiselles, il n'est qu'un asile sûr, c'est le foyer domestique : l'église même renferme, la nuit, d'effroyables mystères.

A Carnac, disent encore les bonnes femmes, toutes les tombes du cimetière s'ouvrent à minuit, l'église s'illumine spontanément, et deux mille squelettes y prennent place pour écouter la mort qui prêche du haut de la chaire. Malheur au fils, au parent, à l'ami, qui néglige de prier pour l'âme des siens ! la mort les recommande à son lugubre prône.

Mais cent fois malheur et épouvante à celui qui se trouve attardé hors de son logis ! il voit de bien loin les lumières briller à travers les vitraux de l'église de Carnac ; il entend la voix monotone du prédicateur, son sang se glace dans ses veines, et jamais le sourire ne reparait sur ses lèvres.

Les âmes en peine jouent un grand rôle dans une mythologie aussi sombre. A Saint-Gildas, dit-on, les pécheurs endurcis entendent frapper, dans la nuit, trois coups à leur porte ; comme ils font profession de ne rien redouter, ils ouvrent... le visiteur est invisible ; alors poussés par une volonté surnaturelle, ils se ren-

dent au rivage, des barques les attendent, ils les montent, une voile se hisse d'elle-même et les barques infernales chargées dès ce moment d'âmes maudites (car les corps tombent à la mer), voguent sur les océans et vogueront jusqu'au jugement dernier.

Les habitants de l'île d'Artz disent que de grandes femmes blanches sortent la nuit des îles voisines, marchent sur la mer et viennent s'asseoir sur le rivage ; tristes, la tête baissée, elles creusent le sable avec leurs pieds nus et effeuillent entre leurs doigts des fleurs de romarin : Ce sont les filles de l'île qui, mariées au loin et mortes dans le péché, hors de l'œil vigilant de leurs parens, reviennent demander des prières.

Selon les paysans, un homme sage ne voyage pas la nuit entre Auray et Pulvigner. Il évite surtout une plaine qui fut le théâtre d'un combat au tems des guerres entre les comtes de Blois et de Montfort. Les soldats des deux partis, emportés par la colère, s'attaquèrent avant d'avoir reçu l'absolution, de sorte que les âmes de ceux qui périrent dans cette rencontre sont condamnées à errer sur cette plaine. C'est quelque chose d'effrayant, disent-ils, que d'entendre ces pauvres âmes se plaindre, gémir dans la nuit, demander des prières aux chrétiens qui les oublient ; mais il est bien autrement dangereux de les rencontrer ! forcées de marcher éternellement droit devant elles sans se détourner, elles peuvent toucher un voyageur dans l'obscurité, et celui qu'elles ont heurté doit mourir avant le soir suivant.

Le paysan breton, si craintif quand il s'agit d'âmes ou de démons, est fort brave dans une lutte d'homme à homme. Pitoyable à l'excès pour les morts, il l'est très-peu pour les vivans, garde rancune à ses ennemis et se venge quand il en trouve l'occasion.

Les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Souvestre sont consacrés à

dépeindre les mœurs bretonnes avec une chaleur et un coloris qui donnent souvent à ce récit didactique tout l'intérêt d'un roman. Les tomes 3 et 4 contiennent des dissertations sur la langue celtique et la poésie bretonne : c'est la partie la plus importante et la plus grave de l'ouvrage de M. Souvestre ; elle exigera un article particulier qui tiendra moins que celui-ci des contes à dormir tout debout.

ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature étrangère.

Laurent de Médicis naquit à Florence, le 1^{er} janvier 1448, de Pierre de Médicis qui gouverna la république florentine. Laurent fut de bonne heure formé pour les lettres et pour les affaires ; ses voyages en Europe l'initiaient aux mœurs et aux lois des peuples ; à vingt ans, il épousa la belle Clarice d'Orsini, d'une puissante famille romaine, d'où nos *des Ursins* sont originaires. Appelé à gouverner Florence, par la mort de son père, il déploya, quoi qu'il n'eût alors que vingt-un ans, toutes les qualités d'un homme d'état, et, au milieu des rivalités et des divisions, il assura son empire par le charme entraînant de son éloquence, la distinction de ses manières nobles et franches, et par sa générosité, qui lui mérita le surnom de *Magnifique*. La taille et les traits de Laurent de Médicis indiquaient en lui plus de force que d'élégance. Sa vue était très-faible ; le sens de l'odorat lui manquait entièrement. Mais la grandeur de son ame rayonnait au travers de ce corps disgracié, et donnait de la dignité à sa figure, de même

que le pouvoir de son éloquence triomphait des vices de son organe. A la guerre, et dans plusieurs révoltes, il fit aussi preuve de courage et de présence d'esprit ; sa politique habile et tant de qualités expliquent comment il devint l'arbitre de l'Italie et le conseil des rois. Il était en si haute estime auprès du pape Innocent VIII, qu'il obtint la faveur inouïe de faire décorer de la dignité de cardinal son second fils Jean, qui n'était alors âgé que de treize ans. C'est ce fils qui, s'illustrant sous le nom de Léon X, a donné ce nom glorieux à la plus brillante époque de la littérature italienne. Laurent de Médicis lui avait appris à être le protecteur des sciences et des arts. Entouré d'une école nombreuse de peintres et de sculpteurs dont il était le bienfaiteur et l'ami, et au service desquels il abandonna ses beaux jardins près de Saint-Marc, il avait rassemblé dans son palais tout ce qu'il avait pu recueillir de monumens des arts ; c'est là que se formèrent Michel-Ange, Granacci et Torregiani. Au milieu de ses travaux politiques, et d'une vie si agitée, Laurent de Médicis trouvait le tems de se livrer à l'étude de l'antique et des lettres. Ses poésies rappelèrent l'élégance et la grâce que la langue italienne semblait perdre depuis un siècle. Ce grand homme mourut à quarante-quatre ans, le 8 avril 1492, à sa *villa* de Carreggi, entre les bras de deux illustres savans, Politien et Pic de la Mirandole, ses deux plus chers amis. A ses derniers momens, Laurent de Médicis demanda la bénédiction d'un de ses plus inflexibles ennemis, le moine Jérôme Savanorala, austère républicain qui avait accusé l'habile et *magnifique* Médicis d'avoir anéanti, par son luxe et sa brillante tyrannie, la liberté de Florence.

FRAGMENT ITALIEN.

SONNETTO.

LA GIUSTIZIA.

Veggio Guistizza scolorita e smorta,
Magra, Mendia, e carica di dolore,
E sento far di lei sì poco onore,
Che ha le bilance a' piè, la spada torta.
Drieto le veggio andar una gran scorta
Con fede, carità e vero amore;
Ma l'oro ha oggi in se tanto valore,
Che l'ha ferita a tal ch'è quasi morta:
And' ella giace tutta vulnerata
Cogli occhi bassi, e in capo ha un certo velo;
E drieto a lagrimar molta brigata,
Tal che gli stridi vanno infino al cielo:
Ella riman scontenta e sconsolata,
E molti intorno van lasciando il pelo;
Siechè non v'è più zelo
Di fe, di carità; ma sol nequizia
Regna nel mondo; e più v'è l'avarizia.

LORENZO DI MEDICI.

SONNET.

LA JUSTICE.

Je vois la justice pâle, have, maigre, mendiant
et courbée par la douleur; on en fait, je pense,
très-peu de cas, puisque ses balances sont à ses
pieds, et que son glaive est tordu.

Derrière elle j'aperçois une nombreuse foule
qui la suit avec foi, miséricorde et amour; mais
l'or a maintenant en lui tant de valeur, et il a tel-
lement frappé la justice qu'elle en est quasi morte.

La voilà toute couverte de blessures, les yeux
baissés, ayant sur sa tête une espèce de voile, et der-
rière elle cette foule qui pleure.

Mais enfin les plaintes montent au ciel: la jus-
tice reste affligée et inconsolable, tandis qu'au-
tour d'elle beaucoup perdent la vie.

Ainsi il n'y a plus de zèle, de foi, de charité,
l'iniquité seule règne sur la terre, et plus que tout:
l'avarice.

M^{lle} F. R.

Éducation.

UN ÉPISODE

Du Château Ventadour.

CHRONIQUE. — 1389.

I.

Dans une chaumière du Limousin, au-
tour d'un grand foyer où brûlaient quel-
ques tisons à demi consumés, trois per-
sonnes se trouvaient assises. Le vieux
Alain qui de soudard était redevenu la-
boureur, tapi sur un escabeau, la tête
cachée dans ses deux mains, se remé-
morait sans doute les exploits de sa jeu-
nesse. Près de lui sa fille Matline filait;

mais ce n'était pas son ouvrage qui
l'absorbait; elle songeait à son frère
Jehan qui, depuis deux ans, guerroyait
sous les ordres du comte d'Armagnac. Le
troisième personnage était Plouck, Plouck
l'idiot, Plouck le sorcier, comme on le
nommait dans le pays. Pauvre orphelin,
laid, difforme, que tout le monde repous-
sait et que le vieux Alain avait recueilli
par compassion. Il était assis à terre, les
jambes croisées, et s'amusait avec des dés
dont il ne détournait ses regards que pour
les porter sur Matline, et ils prenaient
alors une expression indéfinissable.

« Que fais-tu là, Plouck? demanda
le vieux Alain, tu as l'air de jouer ton
ame avec le diable. » Plouck sourit, se
dandina, et fit un signe de tête négatif.
Il jeta de nouveau ses dés, puis les ayant
bien considérés, il dit, en regardant
Matline comme pour juger de l'effet de

ses paroles : « Il viendra bientôt, lui !

— Lui ! qui donc ? le diable ? demanda Alain.

— Non ! fit l'idiot, lui, frère.

— Ton frère ? s'écria la jeune fille.

— Oui, frère.

— Pauvre Plouck ! reprit Matline, reportant ses regards sur son ouvrage, tu n'as pas de frère, toi !

— Non, pas moi, mais vous... Il va venir !

— Qui te l'a dit ?

— Mes dés. Tenez, écoutez ! » puis il se mit à danser et à rire.

Un moment après on frappa à la porte de la chaumière.

« Il est bien tard, Matline, dit le vieil Alain, qui donc nous arrive à cette heure ? »

La jeune fille d'un bond alla ouvrir, et un homme se précipita dans les bras du vieil Alain : c'était Jehan. Oh ! il fallait voir comme elle était joyeuse Matline ! depuis deux ans qu'il était parti, elle n'avait cessé de penser à lui, de prier sa patronne et tous les anges des cieux pour qu'ils le protégeassent au milieu des dangers. C'est qu'il avait toujours été si bon pour elle ! quand elle était encore enfant, il veillait sur elle comme une bonne mère. Aussi que de larmes et de douleurs au départ de ce frère, que de regrets durant son absence, mais aussi que de joie au retour !

« Tu nous resteras long-tems, disait Matline, bien long-tems, frère, toujours, n'est-ce pas ? Puis elle courait au bahut et en rapportait tout ce qu'elle y pouvait trouver de meilleur.

— Vrai Dieu ! mon père, dit Jehan en se mettant à table, il est tems que j'arrive, je suis exténué : deux cent quatre-vingts lieues en dix jours, marche forcée ! Je viens d'Italie... Eh ! mais, ce brave Plouck, point ne le reconnaissais. Il lui serra la main, et Plouck, lui montrant Matline, dit : « Elle t'aime bien, va, embrasse-la bien fort. » Tandis que le frère et la sœur s'embras-

saient de nouveau, Plouck alla se blottir dans un coin... il avait de grosses larmes dans les yeux.

Après les premiers épanchemens, Jehan regardant autour de lui s'écria : « Ah ça ! père, est-ce que les Bohémiens ont dévalisé votre chaumière ?

— Fils, dit le vieillard à voix basse, ce sont les satellites de Geoffroy *Tête-Noire*.

— *Tête-Noire* ! reprit Jehan, mais j'en ai ouï parler en Italie. Un Breton, n'est-ce pas ? un aventurier qui, avec une horde de brigands comme lui, s'est emparé par surprise du château Ventadour.

— Plus bas, fils, plus bas, répéta le vieil Alain ; chaque parole qui se dit à trente lieues à la ronde a un écho qui va jusqu'à l'oreille de cet homme.

— Et il a commerce avec Satan, murmura Plouck d'une voix profonde qui contrastait avec l'air hébété de sa physiologie.

— Etrange pays que le vôtre, où l'on est forcé de courber la tête sous un talon sans éperon d'or ; car, après tout, ce n'est qu'un manant comme nous. L'imbécile ! qui croit nous faire trembler avec son nom : *Tête-Noire* ! épouvantail bon à faire peur à des enfans au maillot. »

Il avait soif, Jehan, car, à ces mots, il avala le cinquième verre de vin que lui versait sa sœur.

« Frère, dit Matline, pourquoi parler de ces choses quand vous avez tant à narrer de vos longs voyages ?

— Tu as raison, sœur... embrasse-moi ; puis se tournant vers son père : Qu'elle est grandie et embellie ! » Sans le bruit du vent au dehors on eut entendu un soupir qui partait du coin où Plouck s'était blotti. « Et ils n'ont pas été touchés de vos cheveux blancs, mon père, de ta jeunesse et de ta beauté, ma sœur, et tu ne les as pas tous tués, Plouck ? Parl'ame de ma mère, si j'en rencontre jamais un, *Tête-Noire* tout le premier, à la portée de ma bonne dague de Tolide... »

— Chut ! dit Plouck, mettant un doigt

sur sa bouche ; puis il appliqua son oreille sur la terre.

— Entends-tu quelque chose ? dit Alain.

— Chut ! répéta Plouck.

— Je lui ferai sentir qu'elle est rude et bien trempée, ajouta Jehan sans plus prendre garde aux gestes de l'idiot.

— Fils, je t'avertis que les murs ont des oreilles !

Jehan buvait toujours.

— Et moi je vous dis, père, que votre Breton Tête-Noire est un couard.

— Parlons d'autre chose, te dis-je !... S'il faisait jour, je te montrerais les huit potences élevées sur les huit tours de Ventadour, et tu verrais s'y balancer au vent quelques lambeaux de cadavre que les corbeaux n'ont point encore dévorés.

— J'ai une singulière antipathie pour la potence, répondit gaîment le soldat ; mais il y a outrecuidance de la part de Tête-Noire, et il est honteux qu'aussi beau pays que le Limousin soit sous sa tyrannie. Tenez, père, je bois à la glorification de celui qui pourra l'occire, et fasse le ciel que ce soit moi.

Il portait son verre à ses lèvres, lorsque soudain la porte s'ouvrit sous un coup violent. On ne voyait rien : l'œil se perdait dans d'épaisses ténèbres, seulement un bruit lugubre et sinistre comme un cri du hibou sembla gémir... *Malheur !* l'écho répéta, *malheur !* et tout se tut.

Les hôtes de la chaumière n'avaient plus une goutte de sang dans les veines, Jehan excepté ; il vida son verre, et dit après une apparence de calme : « C'est un coup de vent qui a brisé la porte.

— Mais ce cri, répliqua la sœur éperdue ? Oh ! ce cri ! Jehan... Mon père... malheur !... vous savez : c'est le cri de Tête-Noire.

— Bah ! illusion des nuits ! dit Jehan que la fatigue et le sommeil absorbaient. Pourtant il alla refermer soigneusement la porte, puis il embrassa son père et sa sœur, tendit la main à Plouck qui priait

à genoux dans un coin de la chaumière, et tous allèrent se coucher ; mais je doute qu'ils aient pu dormir sans voir en songe le farouche Tête-Noire.

II.

Dans une salle basse du château Ventadour, plusieurs soudards étaient autour d'une table et jouaient aux dés.

« Par saint Georges mon patron, dit l'un, pour avoir une chance comme la tienne, m'est avis que tu dois avoir occis bien des mécréans à la dernière croisade.

— Mais, répondit un autre à la tête grisonnante, j'ai envoyé aux enfers plus d'ames de ces damnés que je n'ai enfoui de tes sols parisis dans mon escarcelle, messire Georges le Roux.

— Et ce n'est pas peu dire, reprit un troisième.

— Ça, reprit l'heureux joueur, je ne suis pas un juif, ce dont je serais grandement marri, et j'entends que ces pécnus-là s'en aillent en fumées de vin.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écrièrent les joyeux soudards. Vivat ! vivat !

— Mais, messires, qu'il vous soit plaisant d'attendre un moment encore. Songeons aux absens. Donc nous ne commencerons les libations... dans notre gosier, bien entendu, qu'à l'arrivée de Glars.

— Il est sorti avec quelques pertuisaniers... pour une arrestation sans doute. Mais voici le cor qui sonne ; on baisse le pont-levis : C'est Glars ! »

Des bruits de pas retentirent dans une des cours du château. Tous les soudards y coururent. Au milieu des pertuisaniers deux hommes arrivaient : l'un calme, résigné comme un martyr préparé à la mort ; l'autre, le regard enflammé de mépris et de rage... c'étaient le vieux Alain et Jehan.

« Du gibier de potence, dit un des soudards, c'est une venaison qui n'est pas rare ici.

— Oui, mais Glars a une sympathie

prodigieuse pour les oiseaux de proie. Il ne leur laisse pas manquer de pâture.

— M'est avis que, si jamais il est pendu à son tour, ce dont Dieu le préserve ! ces volatils carnivores respecteront sa peau.

— Parce qu'elle sera trop coriace, murmura Georges le Roux, comme celle de celui-là... » en même tems il désignait du doigt le vieux Alain ; puis il vint lui tirer la barbe : « C'est dur !... ça tient comme le lierre tient aux ruines. »

Jehan écumait de rage en voyant son père ainsi outragé, il leva ses deux mains garottées, frappa rudement le soudard à la joue, et reçut en échange un coup de dague au milieu du front.

Les prisonniers furent jetés dans un cachot, où les injures dont les poursuivaient les soldats arrivaient confuses comme le bruit des vagues contre les falaises.

Tout-à-coup succéda un profond silence. C'est que Geoffroy Tête-Noire venait d'apparaître dans la cour, et que les soudards enluminés d'une satanique gaité étaient devenus soucieux et tremblaient de rencontrer le regard fauve et oblique du chef.

« Sang et tonnerre ! s'écrie Tête-Noire, on s'ébaudit ici à faire crouler ma bonne citadelle !

— Sire, dit Glars, s'avancant et courbant la tête, ce sont deux de vos vassaux qui ont été surpris blasphémant votre nom. Nous les avons saisis et j'attends que vous prononciez...

— Qu'on les pendre !... Ah ! nous verrons qui se lassera de mes vassaux ou de moi ! » Puis il se prit à marcher à grands pas dans la cour, tandis que les soudards mal à l'aise s'esquivaient sans bruit.

Geoffroy Tête-Noire était un homme vaillant et hardi, qui avait fait la guerre aux Anglais et aux Français ; peu lui importait pourvu qu'il y trouvât son profit. En 1388, il arriva en Guyenne avec une

multitude de capitaines bandouliers qui venaient y butiner ou s'y établir. A la tête d'une compagnie de soldats, Geoffroy se mit à besogner pour son privé, et s'empara par surprise du château Ventadour, qui appartenait alors au comte de Montpensier. C'était une place forte du Limousin à la frontière d'Auvergne, sur une roche impossible à miner. *Nul moyen de la saper*, comme dit un chroniqueur d'alors. Tête Noire l'avait si bien pourvue qu'il affirmait pouvoir y soutenir un siège de sept ans. Il y entretenait quatre cents hommes de guerre et s'en faisait obéir à coups d'épée. Il était cruel à plaisir, et pour délassement d'esprit s'amusait parfois à torturer ses victimes. L'auteur de la plus légère offense envers son nom était pendu sans autre forme de procès. Tout le pays, depuis l'Auvergne jusqu'à Bordeaux, lui payait rançon. Tête-Noire était redouté de tous les grands ducs et surtout des d'Armagnac auxquels il avait pris plusieurs châteaux. Le roi de France entendait parler avec déplaisir et ordonna, en 1390, qu'on le prit mort ou vif. Voilà en deux mots ce que c'était que ce fameux Geoffroy Tête-Noire, surnom que lui ont valu la couleur de son teint et l'expression presque toujours sombre de sa physionomie. Les paysans d'Auvergne et du Limousin en parlent encore à leurs veillées, et racontent de lui des choses terribles et surnaturelles.

Comme donc Geoffroy allait se retirer, une rumeur s'éleva dans une salle d'entrée. « Je veux parler au duc, criait une voix de femme, je veux lui parler !... Au nom de votre père, de votre frère, messires les soudards, car vous avez aussi un père, un frère, que vous aimez, laissez-moi parvenir jusqu'à mon sire et maître, et vous serez bénis par une pauvre fille qui vous prie à genoux ! »

Un grand éclat de rire se fit entendre.

Matline, car c'était elle qui, partie

de bon matin avec Plouck pour aller chercher des provisions à la ville voisine, avait trouvé la chaumière déserte et appris ce qui s'était passé; Matline, dis-je, resta stupéfaite de voir qu'on riait de ses supplications. Elle avait toujours pensé qu'un homme, quel qu'il fût, avait un cœur, et dans ce cœur de la compassion. Près d'elle, Plouck se tenait immobile, les bras pendans à ses côtés. Un mouvement convulsif des lèvres dénotait seul la part qu'il prenait à cette scène.

« C'est, ma foi, une gentille fille, quoiqu'un peu enlaidie par ses pleurs et son désespoir, dit un soudard, et il l'embrassa sur le cou.

— Horreur!... s'écria Matline se redressant éperdue et presque folle. »

Deux mains de fer avaient saisi à la gorge le soudard impudent. Il pâlit et rougit tour à tour. C'était Plouck qui voulait l'étrangler; et qui sait ce qui en fut advenu, quand Geoffroy arriva à l'endroit de cette scène, le silence se fit profond, Plouck lâcha prise, et Matline se jeta à genoux.

« Monseigneur! oh! monseigneur! grâce, pitié pour eux! C'est mon père, voyez-vous, c'est mon frère. Oh! vous aurez pitié, car vous êtes fort! C'est toujours ainsi, les grands sont généreux parce qu'ils ont toute puissance, et vous, vous surtout... vos ordres sont des arrêts que vous seul pouvez révoquer. Grâce, pitié pour eux! je ne suis qu'une pauvre et faible fille, et les larmes m'empêchent de vous dire mille choses qui vous toucheraient, monseigneur. »

Le sourire qui fit en ce moment grimacer les lèvres de Tête-Noire était de mauvais augure.

Matline continua d'une voix profonde et déchirante : « De la clémence! sire, de la clémence! oh! si vous pouviez voir dans mon âme toutes les angoisses qui la déchirent, oh! vous auriez pitié!... Mais dites donc que vous m'accordez leur grâce, monseigneur!... car j'ai bien mal!

oh! bien mal!... Et Dieu vous versera d'en haut toutes ses bénédictions.

— Mille tonnerres! que me parlait-elle de Dieu, cette folle? elle étourdirait Satan! Va! et Satan te répond par ma bouche, que tu peux choisir entre ton frère et ton père: il en faut un des deux à l'une de mes potences. Gross, dit-il à un des soudards, veille à ce que mes ordres s'exécutent. » Puis il tourna le dos à Matline agenouillée et se demandant si ce qu'elle venait d'entendre n'était pas l'effet d'un rêve. Près d'elle, Plouck s'était replacé immobile, les bras pendans à ses côtés. Un mouvement convulsif des lèvres dénotait seul la part qu'il prenait à cette scène.

III.

Gross mena Matline et Plouck au cachot, où le vieux Alain et Jehan étaient enfermés, gisans sur un peu de paille. Jehan avait bandé sa blessure avec son mouchoir. Lorsqu'ils entendirent le bruit des verrous, les deux prisonniers pensèrent que leurs derniers momens étaient arrivés, qu'on venait les chercher pour les conduire au supplice. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se serrèrent étroitement.

« Je leur ferai savoir que vous n'êtes point coupable, mon père, disait Jehan d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Sois homme, Jehan, répondait son père, pleurer est d'une femme!... » Une femme! oh! que ce mot lui retraça pleinement l'image de sa fille. Son cœur alors se serra, et peu s'en fallut que le vieillard ne tombât évanoui des efforts qu'il faisait pour ne pas, lui aussi, fondre en larmes. Quand ils détournèrent la tête ils poussèrent un cri, Matline et Plouck étaient près d'eux. « Dans une heure, dit Gross en s'éloignant, » et il referma sur eux la porte du cachot.

« Ah!... ils ont donc un cœur! ils ont donc une âme, ces hommes! ma fille. Ils n'ont pas voulu me faire mourir sans t'avoir vue! » Et il la couvrait de ses bai-

sers et de ses larmes, car il pleurait enfin ! Matline était sans force pour leur annoncer cette horrible alternative de sauver l'un aux dépens de l'autre ; son frère ou son père qu'elle enlaçait dans le même amour ; à l'un ou à l'autre la potence ! Et dire, ô mon Dieu ! qu'il n'y a aucun moyen de salut pour tous deux, qu'il faut qu'une partie de son cœur, à la pauvre Matline, se glace et meure. Affreuse perspective ! mille pensées poignantes se heurtaient dans sa tête et la rendaient pâle et comme morte.

« De la résignation, Matline ! notre vie en ce monde n'est qu'un tems d'épreuve, mais il est une autre vie où nous serons bien heureux. » Et le vieux Alain montrait du doigt le ciel que l'on voyait par une petite lucarne pratiquée à travers le mur. Le vieillard, en prononçant ces paroles, avait tâché d'être aussi calme et recueilli que possible, mais les pleurs de nouveau vinrent inonder son visage.

Plouck, toujours le regard fixé sur Matline, ne pleurait pas, mais il y avait quelque chose de si douloureux dans ce regard, que seulement le voir aurait fait froid au cœur ; l'idiot paraissait tant souffrir !

« Mon père... mon frère, dit enfin Matline recueillant toutes ses forces, écoutez-moi, Tête-Noire m'a dit : Je t'accorde la grâce de l'un ou de l'autre : choisis. » Puis elle se tut et s'appuya, anéantie, contre la muraille.

« Vive Dieu ! s'écria Jehan, vous êtes sauvé, mon père, sauvé ! Ah ! ah ! maintenant il peut arriver le bourreau, et je me ris de lui parce que je n'ai plus de remords au cœur ! Car c'est moi qui vous perdais, père ! embrasse-moi donc, Matline ; Plouck, embrasse-moi ! que ne le disiez-vous plus tôt ? Vive Tête-Noire ! par l'ame de ma mère ! c'est généreux, ça. Ah ! voilà qui me réconcilie avec ce tigre.

— Fils ! répondit le vieillard d'une voix grave et lente, je suis bien vieux, et n'aurais que peu de jours à vivre, vis

done, toi, pour protéger long-tems ta sœur. Partez, mes enfans, je reste.

— Oh ! vous raillez, père ?

— Je reste, te dis-je, et vous me devez obéissance.

— Je sais une chose au-dessus de l'obéissance, dit Jehan avec force : c'est la justice. »

Le vieux Alain allait répondre quand Matline s'écria : « Frère ! je vais encore aller vers le duc, je lui parlerai, je me trainerai à ses pieds. Oh ! il faut qu'il m'entende, et il m'entendra ! est-ce que c'est possible que vous mourriez ? est-ce que c'est possible ? ô mon Dieu ! d'ailleurs je lui dirai que s'il veut un exemple, eh bien ! je sais une pauvre fille inutile à tous... »

— Matline ! Matline ! dit Jehan ; mais tu es folle, Matline.

— Croyez-vous donc, monsieur, que je ne saurais pas mourir aussi courageusement que vous ? » En ce moment, une voix se fit entendre qui les glaça d'épouvante ; cette voix criait : « Il est neuf heures trois quarts ! » Un quart-d'heure encore, et ils allaient être séparés à jamais ici-bas. Plouck, qui jusque-là n'avait dit mot, murmura en regardant Matline : « Vous souffrez bien, vous ! »

La pauvre enfant se tordait les bras de désespoir.

Alors il se prit à ôter ses habits et les présenta en souriant à Jehan qui le regarda d'un air étonné et sans le comprendre ; mais Matline devina l'action généreuse du pauvre idiot, et, dans un transport de reconnaissance, elle lui sauta au col. Plouck riait, riait plus fort, et pleurait et sautait de joie dans la prison : Matline l'avait embrassé !

« Le tems presse, Jehan ! le tems presse ! On ne le tuera pas, lui, Plouck, disait Matline ; on sera touché de sa générosité. » Jehan refusait.

« Dix heures vont sonner, Jehan !... Jehan !... » Et le pauvre idiot tendait toujours ses habits et regardait Matline.

Le cœur de Jehan répugnait à ce qu'un autre se sacrifiât quand lui seul était cause que la vengeance de Tête-Noire s'appesantissait sur sa famille ; il restait inébranlable dans son refus. Matline et le vieillard, le cœur brisé, étaient appuyés sur le mur et versaient des torrens de larmes.

« Jehan, dit Plouck, tu es bien méchant de faire pleurer ainsi ta sœur ! » puis il ajouta : « Mes dés m'ont fait prédire hier ton arrivée ; mon cœur me dit aujourd'hui que nous nous reverrons... prends, prends ces habits. » Et sa voix avait quelque chose de si persuasif, que Jehan échangea son brioquet contre le large chapeau de Plouck, et son justaucorps contre sa large veste. Comme il finissait, la porte s'ouvrit, et Gross entra.

« Vous êtes parfaitement déguisé, camarade, dit-il en frappant sur l'épaule de Jehan !

— Tout est perdu ! murmura Matline se tordant les bras de désespoir.

— Peut-être, damoiselle, peut-être ; car, mille galères ! voilà une ruse qui vous mérite la corde à tous.

— Oh ! vous ne le ferez pas, messire le soudard ? s'écria Matline.

— Nous avons joué notre tête, dit le vieux Alain, nous l'avons perdue, qu'on la prenne !

— Satan m'est témoin, dit Gross, que je m'en soucie peu. Allons ! venez, que je vous conduise hors de la citadelle. Celui-là paiera pour vous (il montrait Plouck) ; ça lui apprendra à vouloir étrangler les gens. »

C'était en effet ce même Gross que l'idiot avait saisi à la gorge. Jehan serra la main à Plouck, lui dit : « Nous nous reverrons ! » et tous partirent avec un affreux serrement de cœur. Le lendemain, ils étaient à Bordeaux, où Jehan parvint à réaliser une forte somme pour racheter le pauvre idiot... Mais, à leur retour, un nouveau cadavre pendait à l'une des potences du château Ventadour... c'était le corps de Plouck.

On rapporte que, sur le point d'être enlevé de terre par la corde qu'on lui avait passée autour du cou, il appuya fortement ses deux mains sur son cœur, et une dernière parole s'échappa de ses lèvres comme un plaintif gémissement :

C'était le nom de Matline.

IV.

Peu de tems après, le comte d'Armagnac, avec l'autorisation du roi de France, vint mettre le siège devant cette citadelle. Tête-Noire se moquait des vains efforts des assiégés ; et, par une petite poterne taillée entre deux rocs et presque inaperçue, il faisait souvent de nuit des sorties contre les assiégeans. Jehan était alors dans les rangs de ces derniers, et avait juré, par tous les saints du paradis, de venger la mort du pauvre Plouck.

Une nuit donc qu'il était en sentinelle perdue derrière un buisson, il entendit au loin un bruit sourd de chevaux ; le bruit devint plus distinct ; la nuit était noire, mais la lune sortant d'un gros nuage, Jehan vit à travers les broussailles chevaucher des cavaliers tout bardés de fer ; leurs visières étaient levées, et dans l'un d'eux il reconnut Geoffroy Tête-noire, l'ajusta avec son arc et l'atteignit d'une flèche au milieu du front. Tête-Noire serait tombé de cheval si ceux qui l'entouraient ne l'avaient soutenu. On l'emporta dans la citadelle où il mourut bientôt de sa blessure ; et peu de tems après, le château Ventadour fut pris par les d'Armagnac.

A l'endroit où Geoffroy Tête-Noire avait reçu le coup mortel, on voyait autrefois surgir une petite pierre et une croix de bois sur laquelle on lisait ces mots : « Pauvre Plouck, je t'ai vengé ! » Plus bas, et d'une autre écriture : « Pauvre Plouck, nous nous reverrons ! »

Étienne ENAULT.

Esquisse d'un Travers.

Dans un petit salon fort élégant, un homme et une femme occupaient chacun un coin de la cheminée, et interrompaient quelquefois la lecture qu'ils faisaient séparément, pour jeter un regard sur une troisième personne qui allait et venait sans cesse du foyer à la fenêtre, avec un air d'inquiétude et d'impatience. Blonde et rieuse, la jeune fille qui excitait ces marques de bienveillance avait une de ces physionomies mutines et spirituelles devant lesquelles la sévérité la plus juste se trouve trop souvent désarmée. D'ailleurs, Blanche de Lussan paraissait encore toucher à l'enfance, car tous ses mouvemens étaient empreints de cette vivacité qui appartient au premier âge.

Elle s'était rapprochée de la cheminée et tendait au feu ses petites mains presque rougies par le froid, lorsqu'un coup frappé à la porte-cochère la fit courir à la fenêtre et en écarter les rideaux avec impétuosité, mais elle les laissa retomber et dit tristement :

« N'aviez-vous pas assuré, mon oncle, que M^{lle} Adrial serait ici avant quatre heures ? »

— Je l'avais pensé ainsi, répondit celui à qui elle s'adressait ; puis il posa son journal et jeta les yeux sur la pendule.

— Voyez, mon oncle, cinq heures et demie, s'écria Blanche, cela n'est-il pas inconcevable ? qu'en pensez-vous, maman ?

— Ma chère amie, les routes sont si mauvaises !

— Après tout, reprit le baron de Lussan, je puis très-bien m'être trompé dans mon calcul ; il y a long-tems déjà que je n'ai fait le voyage de Strasbourg à Paris ; je crois qu'il serait déraisonnable de s'inquiéter de ce retard ; ainsi,

Blanche, venez vous asseoir, et tâchez d'être calme quelques instans, si cela vous est possible. »

M. de Lussan n'achevait pas, que la porte-cochère roulait de nouveau sur ses gonds, et le bruit d'une voiture se fit entendre.

« La voilà, Dieu merci !... » Et Blanche se précipita hors de l'appartement.

M. de Lussan qui ne négligeait jamais les précautions que sa faible santé le forçait à prendre, était encore occupé à jeter sur sa robe de chambre en satin broché un autre surtout de même étoffe, et doublé de fourrures, lorsque Blanche rentra en introduisant une jeune fille plus grande et plus âgée qu'elle, dont les traits suaves et réguliers étaient couverts d'une pâleur que ses vêtemens de deuil faisaient encore ressortir.

Le baron de Lussan s'avança vers elle ; puis, après l'avoir embrassée avec affection, il dit en se tournant vers la mère de Blanche qui s'était aussi levée pour recevoir la voyageuse :

« Voici ma pupille que je vous présente, madame, j'espère que vous voudrez bien la traiter comme une autre de vos enfans ? »

M^{me} de Lussan salua, et tendit avec bienveillance une main petite et très-soignée qui vint serrer la main tremblante de la jeune fille.

« Pour vous, Blanche, reprit le baron en donnant un léger coup sur la joue rose de sa nièce, je ne vous recommande point d'aimer Eliane, vous l'avez attendue avec trop d'impatience pour ne pas la voir avec plaisir. »

Blanche ne répondit que par un sourire jeune et franc comme elle ; mais elle regardait sa compagne avec une expression qui répondait assez de son cœur.

M^{lle} Adrial prit place autour du guéridon. Son chapeau avait été posé sur un divan par Blanche qui s'occupait constamment de sa nouvelle amie ; mais après quelques questions indifférentes, il ne s'en

établit pas moins entre ces quatre personnes un silence qui, en se prolongeant, devint très-difficile à rompre. La figure de M^{lle} Adrial était pleine de délicatesse et de charme ; quand elle parlait, sa voix, légèrement accentuée, allait à l'âme ; mais la rougeur qui couvrait ses joues lorsque ses lèvres s'entr'ouvraient, décelait un embarras, un trouble dont la cause ne pouvait se deviner qu'après un examen approfondi de son caractère.

Après tout, que peuvent avoir à se dire des gens qui se voient pour la première fois?... Ce n'était pas absolument le cas d'Éliane et du baron ; mais leur connaissance était si légère et datait de si loin, qu'ils en avaient presque perdu le souvenir. C'était dans le cours d'un voyage sur les bords du Rhin que, passant à Strasbourg, le baron de Lussan était allé visiter sa parente, M^{me} Adrial ; il y avait bien de cela douze ans, Éliane en comptait cinq à peine. Aussi que de changemens s'étaient opérés ! l'homme à la mode, vaincu par une mauvaise santé, était presque devenu vieillard ; et la jolie enfant, au babil si expansif, s'était transformée en une grande et belle jeune fille au maintien froid et réservé. Depuis ce tems, bien des événemens s'étaient passés dans la famille Adrial et dans celle du baron. Ce dernier avait perdu un frère marié depuis plusieurs années et père de deux enfans. Bien décidé à mourir garçon, le baron de Lussan plaça sur ses neveux toutes ses espérances d'avenir, la réalisation de tous ses projets ambitieux. Jeune et belle encore, la marquise de Lussan, par amour pour son fils, n'avait pas hésité à sacrifier ses goûts à ceux de son beau-frère, et était venue habiter son hôtel. Le baron, de son côté, faisait bien quelques concessions aux habitudes de sa belle-sœur ; celle-ci, mélancolique par nonchalance, aimait pourtant le monde et les fêtes ; aussi les salons de l'hôtel de Lussan resplendissaient-ils

quelquefois de lumières et de parures.

Hélas ! tout n'avait pas été aussi bien pour M^{me} Adrial ; née dans une famille aristocratique, et mariée à l'un des plus riches industriels de Strasbourg, elle avait porté dans la maison de son mari des goûts et des opinions qu'elle eût mieux fait de déposer sur le seuil. Au lieu de renoncer franchement à une caste dont elle avait cessé de faire partie, M^{me} Adrial rechercha et vit de préférence les familles nobles qui se trouvaient dans la province, du moins celles à qui son luxe fit oublier ce que son mariage avait à leurs yeux de disproportionné. Mais la fortune de M. Adrial n'était rien moins que solide ; des opérations mal conduites amenèrent bientôt la ruine de cette maison en apparence si florissante. La tête faible de M. Adrial ne put supporter un pareil coup. Sa raison s'altéra, et, retiré dans une maison de santé, il laissa aux mains inhabiles de M^{me} Adrial la liquidation des affaires, aussi ne resta-t-il rien à Éliane et à sa mère. A cette époque, M^{me} Adrial écrivit au baron pour lui demander des conseils ; il répondit en assurant à sa parente une pension modique, à la vérité, mais qui devait suffire à une existence modeste et retirée. Trop faible et trop abattue par son malheur pour supporter la solitude, M^{me} Adrial crut que, dans cet état de choses, il lui serait possible de conserver les relations qu'elle s'était créées ; en effet, les portes lui furent toujours ouvertes. Aimée jusque-là, parce qu'elle s'était montrée bonne et aimable ; mais froissée quelquefois, parce qu'il est impossible de ne l'être jamais quand on vit au milieu du monde, elle s'enveloppa de dignité et de froideur, et bientôt se manifestèrent en elle les signes d'une susceptibilité malade, d'une irritation comprimée qui la faisaient douter sans cesse de ceux-là même qui lui étaient le plus attachés. Hélas ! combien de mots prononcés au hasard et sans intention mal-

veillante, mots qu'elle n'eût jamais songé à s'appliquer quand elle était riche et heureuse, retombèrent sur son cœur et le brisèrent !

Il était bien difficile qu'élevée par sa mère, Éliane ne prit pas les mêmes faiblesses ; toujours entourée de gens qui étaient bien au-dessus d'elle par le rang et la fortune, elle ne put acquérir cette aisance communicative qui naît du commerce avec nos égaux ; une timidité excessive répandait de la contrainte sur chacune de ses actions, et cette timidité prenait sa source dans un sentiment blâmable : l'orgueil !... Oui, l'orgueil ternissait toutes les qualités d'Éliane ; il avait été développé par cette infériorité de position qu'elle avait comprise dès le premier instant. Cet orgueil-là est le plus dangereux de tous, parce que, toujours en souffrance, il fausse le jugement, détruit cet intérêt, cette sympathie que les goûts et les opinions des autres doivent exciter en nous ; il fait plus, et anéantit la plus douce des sensations humaines : la reconnaissance... Combien de fois n'a-t-il pas fait chercher l'humiliation secrète dans le bienfait que nous avons reçu !...

Quand M^{lle} Adrial perdit sa mère, elle fut long-tems abimée par sa douleur, et lorsque la raison reprit son empire et qu'elle songea au dénuement auquel elle allait être exposée, elle n'osa écrire au baron de Lussan pour lui annoncer ce malheur ; elle eût tremblé qu'il n'eût vu dans cette lettre qu'un appel à la continuation de sa bienveillance ; mais quelques amis veillaient sur elle, et ce devoir fut rempli... Nommé tuteur de M^{lle} Adrial, M. de Lussan s'arrangea pour qu'elle pût passer deux années dans la meilleure pension de Strasbourg. L'isolement et la jeunesse d'Éliane réclamaient seuls cette mesure, car son éducation était terminée. M^{me} Adrial, dont l'esprit était plein de distinction, possédait en outre une instruction réelle qu'elle avait transmise à sa fille. Non

seulement Éliane savait beaucoup, mais elle savait bien, car elle possédait deux avantages sans lesquels l'intelligence reste toujours incomplète : un goût pur et un tact que rien ne pouvait égarer. Éliane apprit en même tems la mort de son père, et l'intention du baron de la prendre chez lui. Cette double nouvelle livra son esprit aux plus vives appréhensions. Elle se trouvait donc seule au monde !... M. Adrial n'était, depuis long-tems, que l'ombre de lui-même ; mais à ce fantôme de protection, Éliane avait rattaché tant d'espérances !... et il lui fallait aller vivre dans une famille étrangère, être dirigée par un homme auprès de qui elle savait n'avoir d'autres droits que ceux du malheur... D'ailleurs, que voulait-on faire d'elle ? à quoi la destinait-on ?... à un emploi bien inférieur, celui de femme-de-chambre, peut-être ? Oh ! tout le sang d'Éliane se révoltait à cette pensée ! Encore absorbée par ces réflexions qui l'avaient suivie pendant tout son voyage, Éliane n'avait jeté qu'un léger coup-d'œil d'examen sur ceux qui l'entouraient. La marquise de Lussan lui avait paru belle et élégante ; mais son calme, tout aristocratique, ne pouvait être que du dédain. Quant à Blanche, sa vivacité l'importunait déjà ; ce fut pourtant elle encore qui vint rompre l'ennuyeux silence dont nous avons parlé plus haut.

« Maman, dit-elle, M^{lle} Adrial a peut-être le désir de passer chez elle avant le dîner ; voulez-vous que je l'y conduise ? »

M^{me} de Lussan fit un léger signe de consentement, et Blanche, passant son bras sous celui d'Éliane, l'entraîna comme une petite folle ; puis, après lui avoir fait parcourir une partie de l'hôtel, elle l'introduisit dans une charmante pièce meublée avec recherche.

« Voici votre chambre à coucher, dit-elle, et ici, un joli cabinet de travail. Voyez, on a mis dans votre bibliothèque des livres allemands, anglais, italiens. Mon Dieu ! que vous êtes heureuse d'être

si savante! est-ce que réellement vous parlez toutes ces langues?

— Un peu, répondit froidement Éliane.

— En vérité, reprit Blanche, vous allez me rendre honteuse de mon ignorance. » Puis elle ajouta étourdiment : « Après tout, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'une femme du monde sache tant de choses. »

Au lieu de se servir de l'influence que lui donnait son âge pour persuader à la jeune fille que l'étude était précieuse pour tous, M^{lle} Adrial se mit à chercher dans les paroles de Blanche une intention malveillante pour elle; cela ne lui fut pas difficile, car l'habitude l'avait rendue habile dans ce genre d'investigation.

Voici ce à quoi elle s'arrêta : sans doute l'opinion que venait d'exprimer Blanche était celle de sa mère, celle du baron, et en l'entourant de ces livres, on avait voulu lui rappeler que pour elle, destinée à la pauvreté, les talents étaient non seulement permis, mais recommandés comme devant être plus tard la ressource à laquelle il lui faudrait avoir recours. Peut-être même avait-on déjà songé à lui faire faire l'éducation d'une jeune fille riche, de M^{lle} de Lussan, sans doute... Tant mieux, ah! tant mieux, pensa-t-elle avec orgueil, je ne leur devrai rien; cette brillante hospitalité sera payée par les services que je leur rendrai...

Oh! combien d'amertume s'amassait ainsi dans le cœur d'Éliane!... elle, dont l'âme était si généreuse, si noble, persistait à ne vouloir trouver ni générosité ni noblesse dans l'âme de ceux qui l'entouraient!

Depuis deux mois, elle habitait au milieu de cette famille où, dans chacun de ses membres, elle avait trouvé un ami, et s'y regardait encore comme étrangère. Étrangère! que ce mot sonnait mal à l'oreille d'Éliane! Étrangère et dépendante! se répétait-elle sans cesse,

presque toujours préoccupée par des idées qui l'opprimaient péniblement. Quelquefois désobligeante, quand elle se croyait digne, Éliane avait fini par passer chez elle la plus grande partie de ses heures. Les talents qu'elle possédait ne brillaient jamais dans le monde; ils ne servaient même pas au délassement de ceux qui l'avaient accueillie. La rougeur subite qui se répandait jusqu'à son front lorsqu'on la priait de se mettre au piano, la froideur avec laquelle elle refusait, surtout lorsqu'il se trouvait à l'hôtel une des femmes opulentes qui étaient liées avec la marquise, avaient déterminé cette dernière à ne jamais lui adresser une pareille demande.

Éliane se sentit plus heureuse pendant l'été, que toute la famille passa dans une belle terre située sur la route de Nancy, à quelques lieues de Saint-Mihiel. La marquise et son beau-frère parlaient souvent de la prochaine arrivée d'Alfred de Lussan; tous deux semblaient joyeux et fiers des belles qualités qu'ils lui reconnaissaient tout haut.

« Ah! disait Blanche avec enthousiasme, si vous saviez combien il est aimable et bon! et presque aussi savant que vous, Éliane, » ajoutait-elle.

Blanche, malgré sa vivacité, avait une si haute opinion de sa compagne, qu'en parlant ainsi elle croyait faire un compliment à son frère.

« Puis, reprenait-elle plus bas, je sais qu'il n'arrive pas seul : d'abord il amène une levrette magnifique avec laquelle je jouerai; puis M. Montrésor vient aussi; nous serons quatre, et nous pourrons danser quand l'envie nous en prendra. »

En descendant, à l'heure du dîner, quelques jours après ces confidences, Éliane trouva le baron et sa sœur très-occupés d'une lettre qu'ils venaient de recevoir. Tous deux paraissaient enchantés. Par un mouvement involontaire, les yeux d'Éliane se portèrent sur la suscription; ce n'était pas l'écriture du jeune

comte, et cependant, le lendemain, un bruit de voiture se fit entendre, puis, quelques heures plus tard, la marquise lui présenta son fils, et M. Montrésor, jeune magistrat dont les débuts dans la carrière judiciaire promettaient un brillant avenir.

Deux jours à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée de ces messieurs au château, quand le baron fit prier M^{lle} Adrial de passer dans son cabinet. Éliane pensa qu'elle allait trouver dans cet entretien la solution des doutes qui la tourmentaient.

« Ma chère enfant, lui dit-il en la faisant asseoir à ses côtés, j'espère que vous n'êtes pas trop effrayée de ce tête-à-tête et de la solennité que j'ai mise à vous le demander. » Puis il ajouta : « Avec votre caractère, Éliane, je sens qu'on doit désirer une famille, un intérieur à soi, et quoique votre présence au milieu de nous soit un plaisir pour tout le monde, j'ai songé à vous assurer un avenir qui vous convint davantage. »

Ce début avait presque arrêté les battements du cœur d'Éliane.

« Oui, reprit le baron qui voyait combien elle était émue, je veux à tout prix amener la sérénité sur votre front, le sourire sur vos lèvres ; je veux que vous soyez heureuse, enfin... Un bon mariage, un établissement solide, me semble le plus sûr moyen d'y parvenir. »

Le baron s'arrêta, et M^{lle} Adrial, muette d'étonnement, ne prononça pas un seul mot ; mais de cruelles pensées se pressaient en foule dans son cerveau malade... La marier ! elle, fille sans dot, sans relations... Oh ! il fallait que le baron fût bien pressé de se débarrasser d'elle pour concevoir une pareille espérance !... Et que trouverait-il pour la pauvre orpheline ? un homme bien inférieur, bien obscur ; mais elle ne connaissait personne... Une pensée rapide traversa son esprit. L'intendant du château de Lussau ne l'accablait-il pas de politesses

et d'attentions de toute espèce ? Plus de doute, c'était lui... Son parti fut bientôt pris.

« Monsieur, répondit-elle avec fermeté, je comprends très-bien que vous ayez le désir de voir mon avenir fixé, et je vous remercie de vos intentions *bienveillantes* (elle appuya légèrement sur ce mot) ; mais je ne doute pas que vous ne vouliez consulter mes goûts, et ceux que je trouve en moi m'éloignent entièrement de vos projets ; je ne me marierai jamais... Peut-être, monsieur, douterez-vous de ma vocation, car jusqu'ici je n'en ai jamais parlé, mais je sens que la vie religieuse est la seule qui me convienne parfaitement.

— En effet, Éliane, répondit le baron en attachant sur elle des yeux pénétrants, je doute de votre vocation et j'aurais voulu qu'avant de vous prononcer ainsi, vous entendissiez au moins le nom de l'homme à qui je vous destinais.

— Je l'ai deviné, monsieur ; une seule personne pourrait avoir le désir d'épouser votre pupille et votre parente, car cette alliance lui assure pour toujours une protection dont il a besoin.

— Cröyez, Éliane, que votre mérite avait été pour tout dans sa détermination. Cependant, je conviens que mon appui peut lui aplanir la route dans laquelle il est entré, et j'espère que vous ne lui faites pas un crime de le compter pour quelque chose.

— Non, monsieur, dit Éliane en se levant, cet homme devant me rester étranger, je ne veux point examiner le motif de ses actions. » Puis elle salua et sortit.

Quelques minutes après, un homme entra à son tour dans le cabinet du baron.

« Mon cher Montrésor, lui dit ce dernier en lui tendant la main, je n'ai rien d'heureux à vous apprendre. Mademoiselle Adrial a contre le mariage l'antipathie la plus prononcée. J'en suis vraiment désolé pour moi et pour vous, ajouta-t-il par convenance seulement, car

la raideur du caractère d'Éliane commençait à l'indisposer contre elle.

— Je regrette de voir nos projets échouer ainsi, répondit M. Montrésor, mais je conserve votre amitié, celle d'Alfred ; je serais un fou de ne pas me consoler avec de pareils biens. »

Depuis ce jour, une fièvre lente s'était emparée d'Éliane ; elle avait tant souffert dans son orgueil !... Sous le prétexte de sa santé elle gardait presque continuellement la chambre, et lorsqu'il lui fallait se réunir au reste de la famille, elle se tenait dans un froid silence qui la vengeait à ses propres yeux de l'humiliation qu'elle croyait avoir essuyée. Parfois, un tendre reproche de Blanche, un conseil donné doucement par la marquise, arrivaient encore à son oreille, mais plus à son cœur ; elle l'avait fermé sans retour !

Plusieurs familles des environs étaient venues faire des visites au château ; quelques jeunes filles amies de Blanche, leurs frères, leurs cousins, se réunissaient le soir dans un immense salon d'été, et la danse était presque toujours le plaisir choisi à l'unanimité. Éliane, dont la main était si légère, la mesure si sûre, consentit une première fois à se mettre au piano, et lorsque Blanche vint obligeamment s'offrir à prendre sa place, elle refusa et continua de jouer toute la soirée. Dans le monde, se disait-elle, on cherche souvent un joueur de piano à gages, cette position me convient, je la garderai... Si Montrésor ou Alfred qui ne dansaient pas toujours s'empressaient de tourner la page, elle remerciait avec une politesse cérémonieuse bien peu en usage dans la vie intime qu'on mène à la campagne. Ce principe de conduite fut constamment suivi par Éliane : partout elle se posa comme une victime et comme une résignée.

Un jour il fut question d'aller jusqu'à Saint-Mihiel visiter le sépulcre, magnifique ouvrage de sculpture qu'Éliane désirait connaître.

« Nous partirons de bonne heure, dit Alfred ; Blanche, montez à cheval, je vous servirai d'écuyer ; il me semble que vous êtes devenue peureuse. »

— Si vous étiez bien portante, Éliane, dit la marquise, je vous engagerais à monter à cheval aussi, mais vous paraissiez si faible et si triste, ajouta-t-elle, que sans doute il vaudra mieux venir dans ma calèche. Voyons, cette partie ne vous semble-t-elle pas charmante ?

— Je suis à vos ordres, madame, répondit Éliane. »

Montrésor ne put retenir un geste de désapprobation.

Le soir même, Éliane, trop fatiguée pour rester au grand air, et peu désireuse d'aller au salon rejoindre Blanche et sa mère, se retira dans un kiosque dont le séjour lui plaisait : elle lut long-temps ; puis, comme la nuit tombait, elle alla se placer plus près de la porte... Deux personnes passèrent sans la voir et s'arrêtèrent presque à côté d'elle.

« Peut-être, disait Alfred en riant, trouve-t-elle délicieux d'avoir l'air d'une élegie vivante... »

— Je persiste à lui croire le cœur sec, dit Montrésor, puisque la bonté de votre mère et l'aimable gaité de votre sœur ne sont pas parvenues à lui donner plus d'expansion.

— Mon cher Montrésor, n'y aurait-il pas un peu de dépit dans cette opinion sévère que vous avez conçue de M^{lle} Adrial, vous, si indulgent pour toutes les femmes ?

— Non, en vérité, je vous le jure...

— Eh bien ! donc, je vous dirai, moi, que non seulement je la trouve sèche et affectée, mais je vais plus loin, et je l'accuse d'ingratitude. »

Heureusement que les deux cousins continuèrent leur promenade, car Éliane se sentait prête à s'évanouir... L'appeler ingrate ! elle qui eût si bien voulu croire à l'affection pour goûter le bonheur d'être reconnaissante. Oh ! c'était affreux...

sa tête brûlait, elle retrouva la force de monter chez elle. Le lendemain, une maladie assez grave se déclara : Éliane voulut voir un prêtre. Quand le curé d'Odinville, qu'on avait averti à la hâte, se présenta dans la chambre de la malade, elle allait moins mal, mais elle était bien faible, bien abattue. Sa confession ne fut pas longue... la conscience d'Éliane était si pure !... le curé lui-même était édifié.

« Vous guérirez, mon enfant, lui dit-il, afin d'avoir une longue vie de piété et de vertus à déposer aux pieds de Dieu, lorsque vous paraîtrez devant lui.

— Je ne le crois pas, répondit-elle. » Et des larmes vinrent couler sur ses joues.

Le digne curé se rassit. « Ma mission de prêtre est finie, dit-il ; mais celle d'ami commence, acceptez mes conseils et parlez-moi avec franchise.

Le cœur d'Éliane était trop plein : elle pleura long-tems en silence, puis elle dit toutes ses impressions, toutes ses défiances. En parlant, ses joues se coloraient encore au souvenir de ce qu'elle avait souffert.

« Pauvre enfant, dit le prêtre, dans quelle erreur vous êtes tombée ! Ah ! demandez à Dieu de vivre en effet, afin d'avoir le tems de réparer vos fautes. Ma fille, reprit-il, vous avez péché contre le plus admirable précepte du christianisme : chez vous l'orgueil a étouffé la charité. Vous avez haï et méprisé ce prochain que Dieu vous ordonnait d'aimer comme vous-même. »

Éliane fit un mouvement : elle voulut parler...

« Oui, vous avez péché contre la charité, reprit-il d'un ton plus sévère. Si vous aviez supposé chez vos frères les qualités qui sont dans votre ame, vous les eussiez aimés, vous eussiez cru, et toutes vos douleurs se seraient changées en joies.

— Hélas ! dit-elle, quel titre avais-je à leur bienveillance ?

— Celui de servante du Christ ; vous étiez leur sœur : meilleurs que vous, vos

frères vous ont aimée ; vivez pour expier vos torts.

— Mon Dieu, je suis donc bien coupable ! dit Éliane frappée de n'avoir jamais examiné ce qui se passait en elle, sous le rapport de cette religion qu'elle croyait pourtant suivre avec exactitude. Mon père, ajouta-t-elle, croyez-vous que Dieu me pardonnera ?

— Prions — le tous deux, dit le saint homme en s'agenouillant. »

Éliane joignit ses mains et pria aussi avec ferveur.

Six semaines après, une chaise de poste courait sur la route de Paris.

« Adieu, beau château de Lussan, dit Montrésor qui apercevait encore la cime d'un des arbres de l'avenue ; puis un soupir lui échappa.

— Adieu, séjour des miracles, répéta Alfred en riant, nous pouvons dire que, sous nos yeux, s'y est opérée la plus étrange métamorphose : une jeune fille froide, dédaigneuse, y est devenue bonne, naturelle, communicative, doucement enjouée, charmante enfin.

— Mon ami, M^{lle} Adrial souffrait, répondit Montrésor, ou plutôt son ame était malade, et la religion l'a guérie.

— Bon ! vous prêchez l'indulgence ; j'en conclus qu'au lieu d'un adieu, vous devriez dire : *Au revoir, beau château de Lussan*, c'est dans tes murs que je voudrais déposer mon cœur et ma liberté... Ce serait moins triste et presque aussi poétique.

— Oui, si M^{lle} Adrial ne persiste pas à me refuser.

— Elle ne vous refuse plus, dit Alfred en tirant un billet de son portefeuille, voici ce que mon oncle m'a chargé de vous remettre.

— A l'année prochaine donc, répondit Montrésor après avoir lu : votre oncle a raison, Alfred, ces dix mois doivent être abrégés pour moi par l'étude et le travail. »

M^{me} JULIETTE BÉCARD.

Un Rayon de Soleil.

La religion est une belle chose ; c'est elle qui fait que l'homme trouve tant de force et de consolation en levant les yeux au ciel. J'ai vu dans un grand danger un touchant exemple du courage et des ressources que les idées religieuses peuvent donner à l'homme. J'avais accompagné des pêcheurs à la mer : en partant le tems était calme, et le ciel ne présentait aucune apparence de danger à un marin aussi inexpérimenté que moi.

Mais, vers le milieu du jour, le vent poussant brusquement de l'est au sud-ouest nous livra à une horrible tempête. Notre petit bâtiment était roulé par les lames aussi bien que si c'eût été une coquille de noix. Après de longs et vains efforts, les matelots perdirent courage. Le maître de l'équipage, suivant les indications de sa boussole, gouvernait sans résultats, attendu que tout le monde s'était couché sur le pont et avait abandonné la manœuvre.

Lui-même ne tarda pas à voir qu'ils étaient tous perdus, il ôta son bonnet de

laine, et dit : « Enfans, prions ». Mais le second lui dit : « Pourquoi prier ? voyez ces nuées qui touchent nos mâts et nous séparent du ciel, nos prières n'arriveront pas jusqu'en haut. »

Le maître allait répondre qu'une prière faite, même du fond du cœur, n'est jamais perdue, lorsqu'il aperçut, entre les nuées noires qui pesaient sur la mer et obscurcissaient le jour, comme une tache d'un beau bleu pur. A travers cette déchirure du nuage tombait un rayon de soleil sur la mer toute noire.

« Enfans, s'écria-t-il, voici ouverte une fenêtre du ciel : Dieu voit ses pauvres créatures en danger, il sait que nous avons des femmes et des enfans, et ce rayon de soleil est un de ses regards. Prions ! »

Alors tous se tournèrent vers cette belle fenêtre du ciel, et adressèrent à la Vierge une courte et fervente prière. Un rayon plus brillant encore sembla descendre, et porta dans tous les cœurs l'espoir et la confiance d'avoir été entendus d'en haut.

Tout le monde se remit à l'œuvre avec un nouveau courage et des forces nouvelles... Quatre heures après, nous étions dans le port.

ALPHONSE KARR.

Les Oiseaux.

Les beaux soleils morts vont renaitre,
Et voici déjà les oiseaux
Pendant leur nid à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... Hélas !

A mes carreaux noirs d'hirondelles,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Ayuntamiento de Madrid

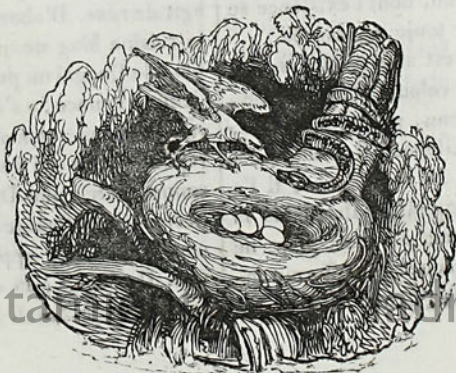
L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour, contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol.
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats,
Mais je ne rêve plus la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache aux bois sous la feuille,
Pour chanter un jour... et mourir.
Il parle d'amour... Ironie !
Oiseau moqueur, parle plus bas.
Eh ! qu'ai-je besoin d'harmonie ?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un grand lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, chante, et puis s'endort.
Dors et chante à ta fantaisie,
Heureux frère !... devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie...
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Viens donc enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert,
Corbeau qui, sur les pas d'Élie,
Émiettait du pain au désert.
Portant la part que Dieu m'a faite,
Viens donc ! il est tems... mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

HÉGÉSIPPE MOREAU.



Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Sarah ou l'Orpheline de Glençoé, musique de M. Grisar, paroles de M. Mélesville.

Du tems des guerres de l'Angleterre contre l'Écosse, Evan Dale, jeune montagnard, aperçut sur le champ de bataille de Glençoé un chef écossais blessé dangereusement. Il s'approchait pour le secourir, lorsque ce chef lui remit Sarah, sa fille, et un cachet orné d'armes et d'un écusson, qu'il venait d'arracher à l'Anglais dont il avait reçu la mort.

Dix ans se sont écoulés, nous sommes dans une pauvre chaumière de Glençoé; les montagnards viennent chercher Evan pour aller à la chasse. Evan est absent. Il court sans doute après Sarah la folle, dit Dougal, médecin et musicien du canton. Evan arrive, il est pâle, il est triste, et refuse d'accompagner les chasseurs, qui s'éloignent.

Resté seul avec Dougal, Evan se plaint de sa misère, les daims semblent le fuir et se moquer de lui... Que faire? que deviendra Sarah, dont il est le seul soutien? Evan est d'autant plus malheureux qu'il aime la folle qui ne le comprend pas. Un régiment anglais est à Glençoé; Evan, au désespoir, ira s'y engager, et l'argent qu'il recevra, déposé chez le shérif, sera remis par lui à Sarah, dont l'existence se trouvera ainsi pour toujours assurée.

Tandis qu'Evan est allé vendre sa liberté, arrive le colonel Claverhouse, dont le père a obtenu, par confiscation, les domaines de Glençoé. Le colonel a aperçu Sarah dans les montagnes; il l'a trouvée jolie; lorsqu'elle entre dans la chaumière, il se met à l'écart pour ne point l'effrayer, et cache son uniforme anglais sous le plaid de l'Écosse.

La pauvre Sarah, se croyant seule, explique ce que sa conduite a de bizarre. Si elle va courir la plaine, c'est que, dans le bruit des vents, elle croit entendre la voix de son père; si elle va errer sur le bord des torrens, c'est qu'elle croit l'y retrouver. Lorsque le colonel se montre enfin, c'est pour exprimer sa reconnaissance à Sarah: « J'allais tomber dans un précipice, lui dit-il, lorsque vous êtes apparue pour me sauver la vie; puis vous avez tout-à-coup disparu. — Ah! répond Sarah qui ne pense qu'à Evan, c'était vous? j'ai cru que c'était *lui*! » Le colonel vient pour tromper la jeune fille, il lui demande si elle voudrait accepter un mari qui serait toujours là, près d'elle. — Oh! oui, s'écrie avec joie Sarah pensant encore à Evan qui la quitte toujours et qui alors ne la quitterait plus. Trompé sur le motif de cet aveu, le colonel laissera partir son régiment, et réclame de Sarah un rendez-vous pour le lendemain matin. Sarah l'accorde: « N'y manquez pas, monsieur, dit la pauvre fille, je vous attendrai, n'y manquez pas! »

Tandis qu'elle se croit bien heureuse, Dougal vient lui annoncer qu'Evan s'est engagé; et comme elle possède maintenant une dot, Dougal ne la trouve plus si folle, il la trouve même très-jolie, lui propose un mari qu'il aimera bien (second qui-proquo). Sarah accepte, car pour elle il ne peut y avoir d'autre mari qu'Evan, son protecteur et son ami; mais il est soldat! Alors, pour l'empêcher de partir, Sarah agit de ruse. D'abord, sous prétexte que la voisine Mag ne peut dormir, elle obtient de Dougal un puissant somnifère: « A demain la noce! » s'écrie le musicien courant soigner ses malades. — A demain! répond Sarah qui se tresse vite une couronne, parce que Dougal lui a dit que le devoir d'une femme était de plaire à son mari; puis elle apprête le souper d'Evan. Il revient à la chaumière pour faire ses adieux à Sarah qui veut en vain le

retenir ou partir avec lui. La douleur de ces deux pauvres jeunes gens est bien touchante ! Il faut enfin se séparer. Sarah alors verse à Evan le coup de l'étrier ; puis il boit à son retour, il boit encore.... Sarah a mis dans l'ale toute la fiole destinée à la vieille Mag ; aussi Evan tombe profondément endormi.... Deux heures sonnent : on entend le régiment qui passe... Sarah est au comble de ses vœux... et lorsque Evan s'éveille, il est trop tard ; il est déshonoré ! Sarah fait cacher Evan ; car, pour comble d'effroi, le colonel Claverhouse arrive au rendez-vous ; il vient pour enlever Sarah, et comme il emploie la violence, dans la lutte, un velours, qui suspendait au cou de l'orpheline le cachet que lui avait légué son père, reste aux mains du ravisseur... Il reconnaît ses armes : Sarah est la fille du chef écossais tué par le père du colonel le jour du combat de Glençoé... Evan, armé d'une carabine, accourt au secours de Sarah ; mais, en voyant son colonel, il tire en l'air. Ce coup est un signal convenu, en cas de danger, entre le colonel et son escorte : les soldats se précipitent dans la chaumière, s'emparent du déserteur, et vont le fusiller.... lorsque le colonel rend à Evan sa liberté et à Sarah la possession des terres et du château de Glençoé... bien entendu qu'il ne dit pas à l'orpheline comment les droits de la guerre avaient fait entrer ces biens dans la famille Claverhouse.

Mais voilà Dougal, à la tête des montagnards ornés de bouquets, qui vient chercher sa fiancée... tous les préparatifs du mariage de Dougal servent à celui de la riche et noble Sarah avec le pauvre chasseur Evan Dale.

La musique de cet opéra est remplie de mélodie et de morceaux destinés à devenir populaires. Entre autres, nous vous indiquerons, mesdemoiselles, les couplets de Sarah : *Clos ta paupière—Il dort encore, et la marche lointaine—Où vas-tu, plein d'ardeur, beau chasseur ?—Venez, jeunes*

compagnes, cueillir sur la montagne. — Ceux d'Evan : *S'il faut quitter la noble terre, et ceux de Dougal : Oui, mes amis, c'est moi, Dougal, qui se trouvent chez Bernard-Latte, éditeur, boulevard des Italiens.*

F. D. P.

Economie Domestique.

Procédé pour nettoyer toute espèce d'étoffes de laine unies ou imprimées.

On découpe l'objet que l'on veut laver, robe ou manteau ; s'il a des taches, on les couvre de savon sec ; on fait bouillir six litres d'eau ; on y jette six onces de farine de moutarde jaune. On laisse bouillir le tout pendant deux ou trois minutes, puis on le retire. Quand l'eau de moutarde permet d'y tenir les mains, on met l'étoffe dans une terrine, et l'on jette dessus l'eau de moutarde. Alors on frotte particulièrement les places couvertes de savon, puis on savonne l'étoffe entière avec beaucoup de soin ; ensuite on la trempe dans quatre ou cinq eaux, jusqu'à ce qu'enfin la dernière soit claire, et on étend l'étoffe sur une corde de crin.

Si quelques molécules de moutarde restaient attachées, ils tomberaient en séchant. L'étoffe bien sèche, on la couvre d'un linge mouillé et on repasse avec un fer chaud.

D'après ce procédé, toute étoffe de laine retrouve sa couleur et la fraîcheur du neuf.



Correspondance.

Sais-tu, ma bonne amie, que nous devons rendre grâce à Dieu d'être nées au dix-neuvième siècle? Moi, je ne suis pas ingrate, je t'assure, depuis que chaque jour bonne maman trouve à m'en féliciter et à se plaindre de la peine et du tems que son instruction lui a coûté. « Autrefois, me dit-elle, quand on apprenait les langues, on en recueillait peu de plaisir et de profit : nous étions en guerre avec toutes les puissances étrangères ; mais aujourd'hui vous pouvez voyager, et dans chaque salon, vous pouvez vous exercer à parler anglais ou italien en faisant les honneurs de votre pays. Autrefois, la danse était un art, une fatigue. Au bal, une pauvre jeune fille se voyait regardée et jugée comme M^{lle} Taglioni le serait à l'Opéra. Aussi que d'effroi en commençant un *pas*, que de honte quand on manquait sa pirouette, son rond de jambe, son entrechat ! car on faisait des entrechats. Vu d'ici, cela fait rire et pitié ! Plus heureuses, mesdemoiselles, vous ne dansez que pour vous amuser, que pour entendre les mélodies de Meyer Beer et de Rossini ! Les études sérieuses étaient inabordables, le savant défendait la science comme le dragon défendait les pommes d'or du jardin des Hespérides... Dieu merci ! le savant vient à vous et couvre de fleurs le chemin qui se trouvait semé d'épines. Les livres d'éducation étaient rares ; les plus grands talens littéraires consacrent leurs pensées et leurs veilles à vous instruire et à vous plaire. Une jeune personne qui savait peindre était une exception ; vous avez toutes plus ou moins ce talent, qui fait passer de si douces heures de solitude. Enfin, grâce à *La musique simplifiée dans sa théorie et dans son enseignement*, que vient de publier M. Busset, il ne vous sera plus permis d'ignorer cet art, dont il vous a rendu

l'étude simple et facile. Profite, mon enfant, des bienfaits de l'intelligence, marche avec ton siècle, ne reste pas en arrière... car un célèbre auteur moderne a dit : « Nos connaissances augmenteront » celles de nos enfans ; le monde tend à » se perfectionner, afin qu'un jour arrive » où il sera si près de Dieu que le monde » finira par recommencer encore. »

En attendant, ma chère, que nous ayons ajouté un grain de sable à l'édifice qui doit nous élever jusqu'au ciel, occupons-nous des choses de la terre... Bonne maman a oublié que broder, faire la tapisserie était autrefois tout ce qu'une demoiselle savait faire, tandis qu'à présent nous savons faire tout... depuis nos chapeaux jusqu'à nos souliers, que nous recouvrons très-bien, l'été, en satin noir ou en toile écrue, lorsque l'hiver nous les avons portés en satin blanc. Aussi les demoiselles ne sont plus distinguées que par leur tenue simple et modeste, et c'est heureux pour celles qui sont pauvres. Mais *je reviens à mes moutons*.

Le n° 1 de la planche vi est le bas d'un fond de bonnet que l'on brode sur du tulle ou de la mousseline, et en biais.

Le n° 2 est le haut de ce bonnet.

Ces n°s 1 et 2 correspondent à ceux du patron. Tu le tailleras cinq fois plus long et cinq fois plus large.

Le n° 3 est la passe de ce bonnet, que tu plieras en deux sur la longueur pour la tailler cinq fois plus longue (ce qui fera dix fois pour le tout) et cinq fois plus large. Le côté le plus échancré est le côté de la figure.

Les n°s 4 sont le bonnet monté sur une cannette.

Pour le garnir ainsi, il faut trois aunes et demie de rubans de gaze ou de gros de Naples, et trois aunes de dentelle ou de tulle montées en *papillons*. Pour ta bonne maman, tu pourrais doubler ce bonnet avec du florence blanc et y mettre des rubans de même couleur. Le blanc en bonnet est fort distingué.

Quant aux nœuds qui sont adaptés aux papillons, tu peux en composer de pareils pour orner tes tresses à la reine Berthe, ou tes bandeaux à la Ferronnière.

Le n° 5 est un petit alphabet gothique, dans lequel tu choisiras tes initiales pour les broder sur tes mouchoirs ordinaires et sur tes chemises. Cet alphabet peut servir aussi pour marquer les mouchoirs de ton père, ainsi que ses chemises, mais celles-ci en coton rouge.

J'ai vu un joli voile en tulle de soie blanche. Il a une demi-aune de haut sur une aune de large. On prend du ruban de satin large d'un pouce et demi, de la couleur du chapeau auquel on veut ajouter ce voile, on place ce ruban autour sur trois côtés en formant un carré à chaque corne; on recouvre ce ruban par un ourlet formé avec le voile, puis on fronce le quatrième côté autour de la passe du chapeau.

Décidément le velours est à la mode. Pour ferronnière, un velours noir (je préfère cette couleur); pour collier, un velours noir; pour bracelet, un velours noir; pour ornement de chapeau, un velours noir et une grosse rose se balançant sur le côté gauche de la passe.

Si tu n'as pas encore fait ton mantelet, voici une nouvelle manière de le garnir.

Comme je présume que tu n'es pas plus grande que moi (quatre pieds neuf pouces), prends deux aunes demi-quart de taffetas noir glacé, d'une demi-aune demi-quart de large; arrondis légèrement les cornes; fais-y un petit ourlet, et tout autour un effilé que tu exécuteras ainsi.

Achète un peu plus de deux onces de gros cordonnet de soie noire en échevaux; dévide-les; taille un morceau de carton long d'un demi-quart; attache par deux épingles sur tes deux genoux un petit espace de la lisière de ton mantelet; enfle le cordonnet dans une aiguille à coudre; mesure quatre longues demi-aunes sur ton bras gauche, en retirant à chaque fois l'aiguille avec ta main droite, l'ai-

guillée étant mesurée, double-la; coupe-la, entre ton aiguille sur la lisière du mantelet, sors-la en-dessous, retire-la jusqu'à ce qu'il ne reste de l'aiguillée que la longueur du carton, coupe-la. Réunis les quatre cordonnets, en les tournant ensemble pour en former un nœud près de la lisière; continue de passer ainsi ton aiguille sur cette lisière, de deux lignes en deux lignes, et de gauche à droite, pour la sortir en-dessous, la mesurer, la couper et la nouer. Cette aiguillée finie, prends à chacun des deux premiers nœuds deux brins de cordonnet, tourne de même ces quatre cordonnets ensemble pour en former un nœud, ainsi de suite de gauche à droite. Ce second rang de filet terminé, fais-en un troisième, puis recommence à enfiler ton aiguille pour continuer le premier rang. Si tu trouvais que, trois ou quatre jours employés à ce travail, ce soit trop long, ne fais de filet qu'au bas de ton écharpe; mais alors tu n'arrondirais pas les cornes.

As-tu vu un bal déguisé? eh bien! voilà nos promenades, nos réunions, nos spectacles. On y voit l'écharpe de la république, les manches du moyen-âge, les jockeys de l'empire, les bandeaux de la renaissance, les garnitures du grand siècle, les jupes de nos bisaïeules... C'est un désordre! toutes les femmes se regardent en face, du haut en bas, se retournent mutuellement, et sont bien prêtes à se rire mutuellement au nez... Maman m'appelle! Je te quitte pour aller aux Tuileries choisir nos modes d'été... Que c'est ennuyeux de changer!

Adieu! aimons-nous, ne changeons pas!

J. J.



Sphémérides.

Le 5 juin 1310. — *Loi somptuaire*
rendue par Philippe-le-Bel, roi de
France.

Par cette loi, Philippe-le-Bel défendit
à tous les comtes, barons, ainsi qu'à
leurs femmes, de porter des robes d'é-
toffe dont l'aune coûtât plus de vingt-cinq
sols.

Mosaïque.

Les jeunes demoiselles de Mulhausen
ont formé l'association la plus touchante.
Elles se sont partagé les jeunes filles sans
fortune pour leur enseigner les premiers
éléments de la lecture, de l'écriture, de
l'arithmétique, ainsi que les ouvrages qui
conviennent à leur sexe : la couture, le
tricot et la broderie. Voilà ce qu'elles ap-
pellent leurs récréations, et beaucoup de
ces jeunes institutrices n'ont que douze à
treize ans.

Guy d'Arezzo, moine bénédictin de
Toscane, imagina la gamme, et prit la
dénomination des notes dans cette strophe
de l'*Hymne à Saint-Jean* :

Ut queant laxis resonare fibris
Mira gestorum famuli tuorum,
Solve polluti labii reatum,
Sancte Joannes.

La bienveillance et la bonté ressemblent
à ces plantes utiles qui germent dans tous

les climats ; il faut en porter toujours la
graine avec soi, et, tant qu'on peut, la
semer sur la route.

Comte DE LA GARDE.

On se marie à dix-huit ans par son
père, s'il est considéré ; par sa fortune,
si elle est considérable ; ou à vingt-cinq
ans, par ses qualités personnelles ; et si on
a un état, on peut se consoler de n'être
pas mariée.

M^{me} CAMPAN.

Louis, dauphin, père de Louis XV,
dit à un de ses valets de chambre qui était
couché auprès de lui : « Pardonnez-moi
ce que je vous ai dit ce soir, afin que je
m'endorme. »

L'homme céleste aime, dans la vertu,
moins la vertu que le Dieu source de
toutes les vertus.

FÉNELON.

Levez-vous de bonne heure, enfans, disait un sage ;
N'éteignez pas le jour, la vie est un flambeau ;
Tenez les yeux ouverts durant ce court passage :
Nous dormons si long-tems couchés dans le tombeau !

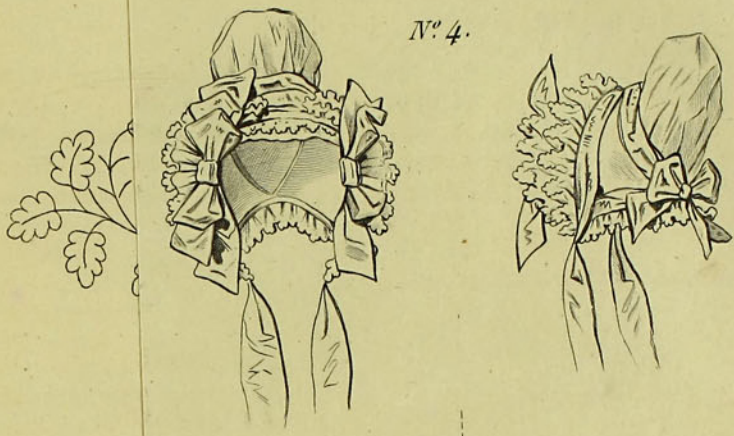
M^{me} DESBORDS VALMORE.

Si les hommes connaissaient le pouvoir
d'un mot de bonté, d'un seul regard de
compassion, quand il est accordé à celui
que tout le monde méprise, ils ne regar-
deraient pas si froidement le misérable
que chacun repousse.

FENIMORE COOPER.

ée.

Nº 4.



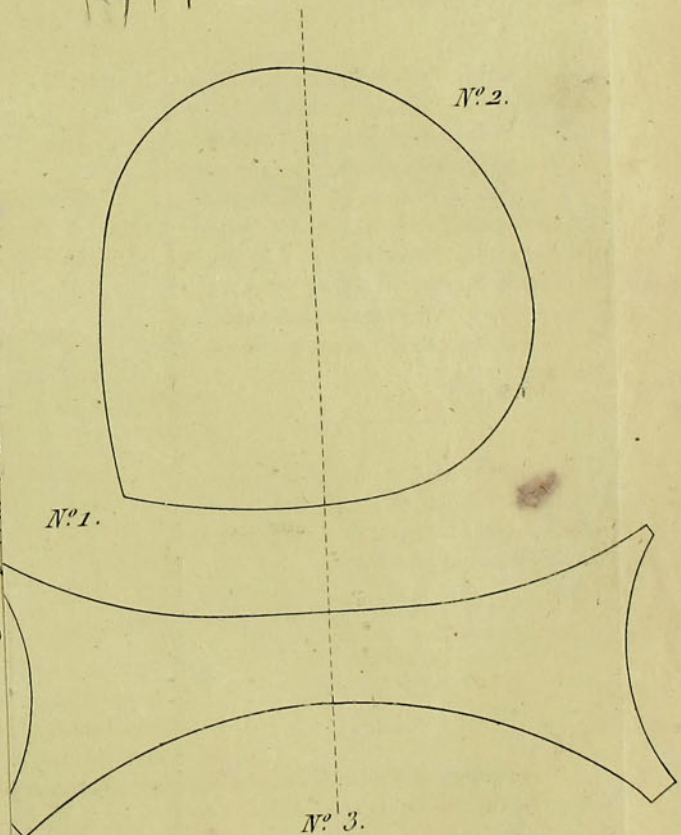
Nº 2.

Nº 1.



Nº 1.

Nº 3.



Ayuntamiento de Madrid

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

faut en porter toujours la
i, et, tant qu'on peut, la
ute.

Comte DE LA GARDE.

à dix-huit ans par son
nsidéré; par sa fortune,
dérable; ou à vingt-cinq
lités personnelles; et si on
eut se consoler de n'être

M^{me} CAMPAN.

in, père de Louis XV,
alets de chambre qui était
e lui: « Pardonnez-moi
i dit ce soir, afin que je

ste aime, dans la vertu,
que le Dieu source de

FÉNELON.

heure, enfans, disait un sage;
la vie est un flambeau;
s durant ce court passage:
tems couchés dans le tombeau!

M^{me} DESBORDES VALMORE.

connaissaient le pouvoir
é, d'un seul regard de
nd il est accordé à celui
e méprise, ils ne regar-
roidement le misérable
sse.

FENIMORE COOPER.

N° 46, AU MARAIS.



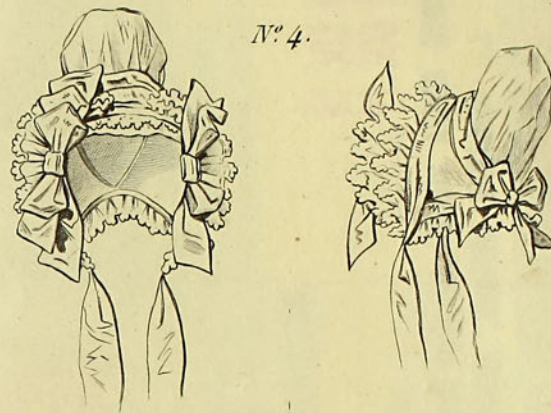
N° 1.

N° 2.

4^e année.

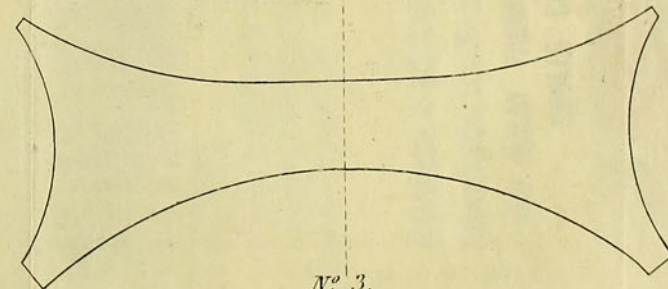
Planche VI.

N° 4.



N° 2.

N° 1.



N° 3.

Ayuntamiento de Madrid

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



Dessiné par M^{lle} Bibault.

Gravé par Dames.

Exposición de
Ayuntamiento de Madrid